

• EXCELSIOR •

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France.... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
88, avenue des Champs-Elysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Élegances

A Salonique. — La première poignée de main du général Sarrail à M. Venizelos



Voici le premier des documents publiés en France sur l'événement de si haute portée historique qui eut Salonique pour théâtre, le 9 octobre dernier, jour où M. Venizelos, chef du parti national, arriva dans cette ville. Le général Sarrail avait tenu à être l'un des premiers à saluer le grand Crétos au moment où il mit pied à terre. Et ce fut aux cris de : « Zito i Gallia ! » — Vive la France ! — que le chef des armées alliées traversa la foule et vint serrer la main du patriote hellène.

LA PRUSSE et les houillères de la Sarre

Les traités de 1815 ont enlevé à la France, sur sa frontière de l'Est, des districts que ceux de 1814 lui avaient laissés et qui, par leur sous-sol minier, ont pris ultérieurement une valeur considérable : ce sont les houillères du bassin de la Sarre, dont la presque totalité fut attribuée à la Prusse. L'Etat prussien prit alors possession des mines, qui couvrent environ 1.100 kilomètres carrés, et se chargea de l'exploitation ; c'est ce que l'on nomme des « mines fiscales ».

Ce domaine houiller est extrêmement riche ; en s'en tenant aux évaluations les plus modérées, on estime qu'il tient en réserve des quantités de combustible de beaucoup supérieures à celles de toutes les houillères de France. Cependant, la Prusse n'a jamais exploité en grand ces ressources précieuses ; tout au contraire, elle veilla jalousement à ce que l'extraction fût toujours lente, à ce qu'un petit nombre de puits fussent forés ; jamais elle ne négligea rien pour répandre l'idée que les houilles de la Sarre sont médiocres, impropre, par exemple, à faire du bon coke métallurgique, réclamé par la grande industrie du fer et de l'acier.

Quel était l'objet de cette politique de petite production, et par conséquent de prix chers ? Evidemment de contrarier l'essor économique d'une région que la Prusse jugeait imprudent de favoriser et d'enrichir. La zone privilégiée, pour laquelle se sont coalisées toutes les complaisances de l'Etat prussien, est celle de la Westphalie, plus éloignée de la frontière française, mieux abritée par conséquent contre les risques d'une guerre. M. F. Engerand, député, qui poursuit sur ces questions de poignante actualité des études révélatrices, établissait, dans un récent article du *Correspondant*, que les houillères fiscales de la Sarre ont été toujours condamnées à limiter leur extraction au-dessous du chiffre de la demande ; l'Etat prussien avait accaparé la majeure partie des mines, et pour celles qui appartenaient à des particuliers il multipliait les interdictions et les formalités de vente. C'est ce que l'on peut appeler un « sabotage politique conscient » ; les intéressés eux-mêmes ne s'y trompaient pas, ainsi qu'en font foi les doléances de la chambre de commerce de Sarrebrück en un rapport sur la période 1902-1910.

Pour paralyser la fortune métallurgique de la Sarre, le régime prussien ne fabriquait, avec les charbons de cette origine, qu'un coke poreux donnant trop de cendres et s'imprégnant d'eau à l'excès. Or, les usinières de la région qui fabriquaient eux-mêmes leur coke avec des charbons pris sur place ne se sont jamais plaints de ces défauts ; c'est donc que le coke fiscal était délibérément mal préparé. Comme les usines n'en produisaient pas assez pour leur consommation, elles étaient obligées d'importer le surplus, qui leur arrivait surtout de Westphalie, au bénéfice de conditions de transport exceptionnellement favorables.

Cette emprise de la Westphalie ne s'exerçait pas seulement sur la région prussienne de la Sarre, mais aussi sur celle de la Lorraine, que coupe en deux, depuis 1871, la frontière du traité de Francfort. Là, le territoire demeuré français est celui des mines de fer les plus abondantes ; il reste pour l'exportation des quantités considérables de minerai, après que les fabriques locales ont absorbé tout ce dont elles ont besoin. Ce minerai en excédent était vendu aux forges de Westphalie, tandis que, de cette province prussienne, la Lorraine recevait le coke nécessaire à ses hauts fourneaux. Ainsi, en frappant d'un interdit partiel les houillères de la Sarre, le fisc prussien avait résolu le double problème d'arrêter le progrès d'une province frontière et de lier des intérêts d'affaires français à des directions westphaliennes.

Il importe que la guerre corrige ces anomalies ; à cet effet, la limite du territoire français, quel que soit le sort de la rive gauche du Rhin, plus au nord, devra englober toutes les houillères de la Sarre. Ces charbonnages, jusqu'ici sacrifiés, seront mis en pleine exploitation au profit indéniable de la région elle-même et de l'industrie française de la Lorraine voisine. On

complètera le réseau de leurs communications et de leurs voies d'accès en canalisant la Moselle et la Sarre, travaux prévus dès le premier Empire, quand ces terres étaient françaises, et toujours différés par la Prusse depuis qu'elle les a usurpées.

Ainsi la Lorraine, intégralement reconstruite, avec sa houille et son fer, « répondra pleinement à sa vocation métallurgique ». L'hégémonie allemande, qui était fondée sur une exploitation en quelque sorte militaire du charbon et du minerai, sera touchée dans ses forces vives ; il n'est pas de garantie meilleure pour les prochains lendemains de la paix et l'équilibre européen.

Henri Lorin.

Ce que l'on dit

En attendant...

... C'est une histoire qui est arrivée, et elle est si caractéristique que je croirais commettre un crime en vous la laissant ignorer plus longtemps.

Il était une fois un ménage de la bourgeoisie allemande. Il était patriote, il était pangermaniste, il était discipliné, il croyait ce qu'il faut croire : donc, il croyait que si von Klück s'est arrêté devant Paris, et recula de cent kilomètres, ce fut par une savane et heureuse combinaison stratégique; que jamais la grande armée allemande n'avait eu l'idée de prendre Calais, ni Verdun, que Londres était en cendres, qu'aucun bateau n'arrivait plus dans les ports anglais tant les sous-marins sont terribles, et qu'Hindenburg était un dieu. Mais ça ne l'empêchait pas de maigrir.

Et il résolut d'aller, pour ses vacances, passer quelques jours dans un pays neutre, où les cartes de pain, de viande, de graisse et de pommes de terre sont inconnues. Quel est ce pays neutre, je ne vous le dirai point, ne voulant pas risquer de trahir l'amphitryon qui les reçut à sa table et m'a conté cette véritable histoire. Et d'ailleurs cela ne fait rien à l'affaire. Le fait est qu'un jour, sur le coup de midi, ils se trouvèrent réunis autour d'une table où il y avait à manger, à manger vraiment, des choses qui se mangent. Ils étaient trois : monsieur, madame et bébé.

Et leur hôte leur dit bonnement : « Est-il vrai que chez vous on commence à se ressentir quelque peu du blocus anglais ? Nos journaux le prétendent. » Mais le Herr allemand protesta avec énergie. Non pas : on ne manquait de rien. C'est un mauvais bruit que les perfides agents de l'Entente font courir. Evidemment, on est un peu serré, un peu gêné. Mais il y a de tout, de tout, et la situation s'améliore de jour en jour, grâce aux bienfaits de l'organisation allemande.

... Seulement, à cette minute même, on entendit une voix, une toute petite voix, qui disait émerveillée, stupéfaite, attendrie, tandis qu'un tout petit doigt montrait un ravier sur la nappe :

— Papa, du beurre !

C'était bébé. Il y avait du beurre sur la table, et bébé n'en revenait pas. Il y avait si longtemps qu'il n'en avait vu, si longtemps !

Mais ce qu'il prit comme correction, deux heures plus tard !...

Pierre Mille.

Pierre Quentin-Bauchart, conseiller municipal des Champs-Elysées, qui vient de tomber glorieusement à l'assaut de Bouchavesnes, fut l'un des hommes qui aimèrent le plus notre belle promenade parisienne. Un jour, parlant de Lamartine, auquel il a consacré un livre qui fut couronné par l'Académie française, il s'écria :

— Je ne comprends pas comment « le chantre d'Elvire » est allé pleurer Graziella au Luxembourg plutôt qu'aux Champs-Elysées ! Il n'avait pas le sens du décor !

Cette boutade remonte à l'avant-guerre. Le ton de Quentin-Bauchart était devenu plus grave ; et le mois dernier, rencontrant, aux tranchées, un Parisien comme lui, il lui demandait si, depuis la Marne, Verdun et la Somme, la perspective des Champs-Elysées était demeurée la même :

— Il me semble, mon vieux, ajoutait-il, que l'Arc de Triomphe doit avoir grandi !

On raillait, ici même, il y a quelques jours, les pataqués des orateurs de la Chambre française. L'un proposait de l'avancement pour les agents de la

police morts au front. L'autre parlait des automobiles qui circulent sur nos voies ferrées (?) .

M. Asquith, premier ministre du cabinet britannique, a reconnu, en souriant, la semaine dernière, qu'il n'était pas exempt de ces petits accidents du langage. En une improvisation, il avait rappelé, la veille, que « le plus vieil allié que l'Angleterre ait eu dans le monde est le royaume de Portugal ».

— Vous savez pourtant bien, lui dit un ami épris de précision, que le Portugal est en République depuis sept ans ?

— C'est juste, répondit M. Asquith. Aussi bien, désormais, avant de communiquer mes pensées aux Communes, tournerai-je sept fois ma langue dans ma bouche. Mais les séances seront un peu plus longues.

Pour ajouter au livre d'or de nos héroïques enfants morts au champ d'honneur :

Récemment, en un combat d'Alsace, un soldat tombe, mortellement atteint. On se bat dans une agglomération de masures en ruines.

Avant de mourir, l'homme appelle son lieutenant :

— Mon lieutenant... un mot.

L'officier se penche et l'agonisant, rassemblant ses suprêmes forces, peut murmurer encore :

— J'ai mis la caisse de réparations en sûreté derrière ce petit mur, à droite.

Et puis, tout son devoir fait, il meurt.

Un peu de tact !

Nous lisons, à la quatrième page de la *Dépêche de Brest*, cette textuelle annonce :

*Appât spécial pour la pêche à la sardine :
« Croix de Guerre »
Permettant d'économiser la rogue
Adresser commandes, etc.*

Apprenons à ce bon négociant que si méritoire que soit un appât à sardines, permettant d'économiser la rogue, la croix de guerre a plus de mérite encore, et qu'il ferait bien, sous peine de mécontenter le public, de débaptiser sa marchandise !

Les cartes de pain ne seront plus seules à désoler les Austro-Boches !

La *Gazette Berlinoise* annonce, en effet, qu'à Vienne il va être défendu aux débiteurs de tabac de vendre des cigares ou cigarettes « aux personnes de moins de seize ans » (Peste ! « les personnes » fument de bonne heure à Vienne !) et que prochainement une carte de tabac réduira la consommation de tous les Viennois à... un cigare par jour !

Francisque Sarcey assurait que griller à la file plusieurs bons cigares « donne des idées ».

Désormais, voilà donc nos ennemis non seulement bloqués, mais encore... bouchés !

Chose vue.

Des gens attendent le tramway. Un blessé chevronné arrive, clopin-clopant, en même temps que la voiture s'arrête devant la station. Il n'a pas de numéro, et il y a vingt personnes avant lui. Cependant, la receveuse appelle : 203... 204... 205...

— Présent ! s'écrie alors le blessé, montrant à son col le numéro de son régiment — 205° de ligne — un régiment glorieux et qui fut souvent à la peine.

Il monte dans le tramway, et personne ne proteste.

Le Veilleur.

Tour le Roi de Prusse !

dont EXCELSIOR commencera prochainement la publication, est un roman d'amour et de mystère et contient de

*Curieuses révélations
sur les régions étrangères*

Journal d'un neutre

Certain auteur français (je dis certain, parce que le nom m'échappe) certain donc auteur français définit l'esprit : une faculté de découvrir des rapports cachés. Je ne sais si les gens d'esprit découvrent des rapports cachés, et peut-être que le véritable esprit, à en juger par le mien, plus profond et solide que brillant, justifierait cette définition ; mais je sais bien que les mauvais plaisants ne cherchent au contraire le fin qu'en surface, et par ce défaut capital trouvent souvent à rire où il n'y a pas lieu.

Ainsi, que de faciles gorges chaudes, parce que l'académie compétente se propose de décerner cette année-ci les prix Nobel pour la paix, comme si elle ignorait le grand conflit encore pendant !

Parions qu'elle ne l'ignore pas ! Mais avec juste raison se dit-elle que nulle occasion n'est meilleure que la guerre aux véritables amis de la paix pour se manifester.

Et voici la preuve péremptoire : les candidats ne déclarent point forfait, ainsi que, dit-on, à l'Académie française pour sept sur neuf des fauteuils dégagés. Ils ne sont pas mille ni cent, mais jusqu'ici trois : c'est un chiffre qui plaît aux dieux, et suffit d'ailleurs à écarter la menace de grève.

Que je présente leurs titres, comme on dit encore à l'Académie française précitée !

Diantre ! Il faut d'abord que je les énumère et les nomme. A quoi penses-tu donc, Schenzi, de mettre le soc devant l'attelage ?

Le premier des trois candidats, par ordre alphabétique à rebours, est M. Woodrow Wilson, éminent président (je ne compte pas vous l'apprendre) de la République des Etats-Unis. Le deuxième est ma chère patrie, République ou Confédération helvétique ; car le testament Nobel admet les candidatures du sexe : le féminisme a fait encore cette conquête sur l'abusive extension de la loi salique.

Le troisième candidat est Sa Majesté le roi des Hellènes, Constantin Nicéphore et Bulgarectone, que toute l'Europe a pris l'habitude d'appeler gentiment, familièrement, Tino.

Mais je ne me connais plus ce matin ! Voilà que, du premier mot, je trahis ma préférence ! Eh bien ! trop tard pour m'en dédire ! Tino est, en effet, des trois mon favori.

Je demande pardon aux vallons qui m'ont vu naître ; il va de soi que j'éprouverais une émotion bien douce si la Suisse était couronnée : loyauté m'oblige de confesser publiquement qu'elle ne me paraît pas avoir tous les titres.

Elle est neutre : qui ne signifie pas nécessairement pacifique. Entre les deux, une nuance. Que dis-je, nuance ? Un abîme, du moins en l'espèce. Allez donc un peu vous promener par mon pays, pour voir ! Vous ne rencontrerez que militaires, beaux officiers, monsieur à l'arcade sourcière. J'y dus faire un tour le mois dernier, et crus à une erreur d'aiguillage, parole ! Soyez donc malade ! (Je ne vous le souhaite point, c'est façon de parler.) Je suppose que vous allez consulter un de ces médecins très renommés de mon pays. Vous tirez la sonnette au numéro de son appartement, et dites à la servante :

— Monsieur le docteur, s'il vous plaît ?

Que répond l'accorte servante ? Ceci, (en faisant la révérence) :

— A votre service ! Monsieur le docteur est mobilisé.

J'entends bien qu'il est mobilisé à sa maison de santé ou à sa clinique, et que la Suisse, en théorie générale, s'est ainsi armée jusqu'aux dents pour n'avoir pas l'occasion de s'en servir. Toutefois, si vous grattez le Suisse pacifique, vous trouverez, à peine dessous, le fier montagnard tout frémissant d'ardeur guerrière. Non, la Suisse ne me paraît pas qualifiée pour le prix Nobel.

Plus sérieux sont évidemment les titres de M. Woodrow Wilson. Il a pour lui ses notes, et son dernier coup est le plus malin : il n'envoie même plus de notes, quand on les attend. Survient une contingence qui pourrait amener la guerre à son pays, M. Wilson a trouvé ce true : il fait celui qui ne s'aperçoit pas de la chose ; alors c'est comme si la chose n'était pas, et les horreurs de la guerre sont épargnées une fois de plus à l'Amérique.

Voilà des gages d'un noble et sincère pacifisme ; mais que sont-ils, au prix de ceux que Tino allège à son actif ?

Un mien ami me racontait qu'une comédienne fameuse du second Empire et troisième République, sollicitée d'écrire une pensée autographe sur un album, mit cette boutade :

« Il n'est aucune personne de bon sens qui ne préfère infiniment le déshonneur à la mort. »

Ne pensez-vous pas que, si quelque amateur d'autographes sollicitait de même Tino, il pourrait emprunter cet adage de Madeleine Brohan, en substituant à « mort » le mot « guerre » ? Mais, lui, il ne dirait pas pour rire.

P. c. c.
Abel Hermant.

La situation militaire

Nous organisons notre conquête de Sailly-Saillisel. -- En Transylvanie, les Roumains opposent une résistance opiniâtre aux efforts redoublés de l'ennemi.

Aux brillantes actions d'infanterie qui nous ont permis d'occuper le village de Sailly-Saillisel, au nord de la Somme, et de progresser au sud, entre Biaches et La Maisonneuve, succède une période de répit relatif où nous nous organisons, en nous fortifiant, sur les positions conquises. Les dernières tentatives de l'ennemi n'ont même point pu réussir à atteindre nos lignes de tranchées et ont été disloquées par nos tirs de barrage. L'artillerie, cependant, ne ralentit point le bombardement systématique des lignes ennemis : elle affirme son incontestable supériorité dans la préparation de l'offensive en accablant l'artillerie de l'adversaire, grâce au repérage méthodique que la maîtrise de l'air nous assure.

En Transylvanie, l'ennemi continue ses efforts pour forcer le passage à travers les cols des Carpates. Les Roumains opposent à ces efforts une résistance opiniâtre. Chaque jour l'équilibre des forces change en faveur de nos alliés, dont les troupes ajoutent à leur valeur naturelle l'expérience de la guerre, cette dure expérience que toute armée doit faire elle-même.

Il est hors de doute que les troupes roumaines sauront utiliser, pour la protection de leur frontière, la valeur naturelle des positions qu'elles occupent, et le haut commandement connaît, par l'enseignement de ces deux dernières années, l'importance et la solidité des organisations défensives. Tout arrêt imposé à l'ennemi peut lui être fatal. Or, depuis plusieurs jours, les combats se poursuivent, mais sans que les dénominations allemandes puissent annoncer d'avantages sérieux. Tout au contraire, les troupes roumaines contre-attaquent et font des prisonniers.

En Dobroudja, les troupes germano-bulgares ont repris l'offensive sur tout le front. Elles ont été repoussées avec de lourdes pertes. Le front est inchangé au centre et à l'aile droite. Les Roumains reconnaissent cependant un léger repli de leurs forces à l'aile gauche.

Jean Villars.

DEUX ANS APRÈS LA MARNE

Von Kluck prend sa retraite



GÉNÉRAL VON KLUCK

BERNE, 20 octobre. — Les journaux allemands annoncent officiellement que le colonel général von Kluck, dont on se rappelle le rôle au moment de l'invasion de 1914, a vu accepter sa demande de mise à la retraite et a été « mis à la disposition ». Il continuera à figurer sur la liste d'ancienneté des généraux.

Le général von Kluck avait été grièvement blessé par plusieurs balles de shrapnel alors qu'il procédait à l'inspection des tranchées de première ligne.

Les journaux lui consacrent des articles sympathiques

L'ACCALMI EN GRÈCE

LA CRAINTE DES ALLIÉS est le commencement de la sagesse

Les incidents et les provocations ont cessé à Athènes : nous sommes habitués à ces mouvements de flux et de reflux. Le rétablissement de l'ordre et du calme est dû aux mesures énergiques de l'amiral Dartige du Fournet, qui a réalisé le contrôle de la police, auquel le ministre de l'Intérieur tentait d'échapper par des atermoiements. En outre, la censure des journaux grecs a été établie par les soins de l'autorité militaire française. Décision excellente, opportune et dont nous avons montré la nécessité, il y a déjà quelques jours.

Il était inadmissible et dangereux, en effet, que la presse gounariste continuât à lancer librement contre les Alliés des provocations et des injures dont les coups de revolver tirés contre notre légation et les insultes adressées ces jours derniers à des officiers français dans les rues d'Athènes ont été le résultat.

La perspective de la censure (jointe à quelques autres symptômes qui n'ont pu échapper à la subtilité grecque) a déjà sensiblement calmé la presse gounariste. Son principal organe, le *Neon Asly*, en est conduit à rendre ce tardif hommage aux puissances protectrices : « Souvenons-nous que si la diplomatie est parfois inhume, l'Angleterre et la France ont toujours été les champions du droit et de la liberté. » De son côté, l'*Embros* proteste que jamais des Hellènes ne prendront les armes contre les nations auxquelles la Grèce doit son indépendance.

Donc, à Athènes, on a senti souffler le vent. L'*Eleutherios Typos* dit avoir appris de bonne source que le prince Georges, après une entrevue avec lord Grey, avait adressé au roi une dépêche pour l'engager à la modération et lui recommander de se soumettre aux exigences de l'amiral Dartige du Fournet. Voilà un des principes de ce retour à la sagesse qui se remarque depuis quarante-huit heures. D'autre part, les nouvelles de Roumanie sont de moins en moins favorables aux Allemands. Le général Berthelot, dès son arrivée à Bucarest, a pu constater que le front roumain était dans les conditions les plus satisfaisantes. Les gouvernements d'Athènes, qui se tiennent soigneusement au courant, n'ignorent rien de cette situation. Leur politique, leurs mouvements, continueront de suivre la fortune des armes et de se modeler d'après la fermeté des Alliés. Quant à leurs sentiments intimes, n'ayons pas la naïveté de croire qu'ils puissent si facilement se transformer. La surveillance reste nécessaire. — J. B.

La manière forte à Athènes

ATHÈNES, 18 octobre. — L'amiral Dartige du Fournet a rendu visite à M. Lambros, président du Conseil, dans le but d'arriver à la solution définitive des questions du contrôle de la police et de la cession du matériel roulant de Larissa.

Parmi les manifestants qui ont été arrêtés à la suite des manifestations de mercredi se trouve un médecin du roi qui portait un revolver et qui a reconnu avoir crié : « A bas la France ! »

La presse grecque entêtophile déplore les témoignages d'hostilité dont les soldats français ont été l'objet dans l'exercice de leurs fonctions de police.

Le *Patris* dit que les insultes grossières des braves du régime absolutiste contre les marins français et principalement contre l'amiral Dartige du Fournet ont produit une impression pénible.

L'*Eleutherios Typos* apprend que le gouvernement prendra des mesures en vue d'arrêter les manifestations hostiles.

La *Nea Hellas*, recherchant les causes qui ont provoqué les décisions de l'Entente, écrit : « De nombreux dangers menacent le trône, mais ceux-ci sont étrangers aux libéraux et à l'Entente. Les véritables dangers proviennent des initiateurs de l'abolition de la constitution. Si le cabinet des professeurs a pris des décisions contre ces derniers, la Grèce devra son salut à l'Université d'Athènes. »

Quant à la presse germanophile, son règne a été écourté. A partir d'aujourd'hui, les Français exerceront en effet la censure de la presse. Le commissaire en chef de la police française en a informé hier les journaux antivénézélistes.

Contrairement à l'affirmation des journaux grecs, l'amiral Dartige du Fournet n'a requisitionné aucun mouvement public pour y assurer le logement de troupes de marine qui, au dire de ces

journaux, auraient dû opérer leur arrivée aujourd'hui.

L'amiral n'a, en effet, nullement l'intention, à moins que des événements, d'ailleurs peu probables, ne surviennent, d'augmenter le contingent français à Athènes.

La manière forte portera-t-elle ses fruits? On peut l'espérer. Déjà le gouvernement fait annoncer que des mesures énergiques sont prises pour prévenir tous désordres ou attentats.

Les cafés et débits de la place Omonia, centre des opérations des réservistes et manifestants, devront fermer leurs portes à 11 heures du soir.

Le gouvernement provisoire organise ses forces militaires

ATHÈNES, 18 octobre. (Retardée dans la transmission.) — Le gouvernement provisoire a appelé sous les drapeaux les conscrits de la classe 1916 dans toute la Crète.

On presume que le gouvernement provisoire décrera la mobilisation dans toute la nouvelle Grèce.

Il a procédé jusqu'ici à la constitution de quatre divisions, dont deux sont destinées à composer les armées de Macédoine, les autres celles des îles. Ces dernières seront sous les ordres des colonels Ianou et Fikiori.

Une division navale vient également d'être créée. Elle sera formée du croiseur *Hydra*, du torpilleur *Thétis* et des contre-torpilleurs 15 et 16. La direction de cette force navale a été confiée au commandant Vratsanos. Tous ces navires se trouvent actuellement en rade de Salonique.

Enfin, selon la *Patris* et l'*Hestia*, le lieutenant de vaisseau aviateur Panagioton, avec sept de ses collègues officiers, vingt sous-officiers et tout le personnel subalterne de l'aérodrome, ont quitté Athènes pour se joindre aux partisans de la défense nationale.

La composition définitive du cabinet révolutionnaire

SALONIQUE, 19 octobre. — Le cabinet révolutionnaire est définitivement composé.

La liste des ministres que nous avons publiée hier a subi la modification suivante : les portefeuilles de l'Intérieur et de l'Instruction publique ont été échangés entre les premiers titulaires. M. Averof prend celui de l'Intérieur, l'autre échoit à M. Sofoulis.

Les directeurs formant le gouvernement provisoire ont prêté serment ce matin, à dix heures, devant le triumvirat national.

Après cette cérémonie, ils ont tenu un premier conseil des ministres.

Le gouvernement provisoire sera-t-il reconnu par les puissances?

LONDRES, 19 octobre. — A la séance d'aujourd'hui à la Chambre des Communes, le député Lynch a demandé si le gouvernement avait l'intention de reconnaître le gouvernement provisoire établi à Salonique par M. Venizelos. Lord Robert Cecil, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, a répondu qu'une telle reconnaissance ne pouvait avoir lieu qu'après accord entre les Alliés. La Grande-Bretagne ne peut pas prendre d'initiative isolée. (Radio.)

Hindenburg n'est pas partisan de la guerre sous-marine

LONDRES, 20 octobre. — On mande d'Amsterdam au *Daily Mail* :

La *Germania*, organe du parti catholique, donne des détails sur la récente réunion du Comité créé par le comte Reventlow pour fixer les conditions de la paix. Les pangermanistes demandaient la reprise de la campagne sous-marine et attaquaient Bethmann-Hollweg.

C'est le conseiller privé Duisberg qui est arrivé à la réunion et a déclaré qu'il venait comme envoyé officiel du maréchal Hindenburg, lequel l'avait prié de demander au Comité de cesser toute agitation pour obtenir la reprise de la campagne sous-marine.

Le Comité s'est rangé à l'avis du maréchal Hindenburg.

Les Allemands font leur deuil du *Bremen*

WASHINGTON, 19 octobre. — La perte du sous-marin *Bremen* est virtuellement admise aujourd'hui par les diplomates austro-allemands au courant des mouvements du navire.

Il paraît qu'à la suite de ce sinistre présumé, le recrutement d'un équipage pour le *Deutschland* présente les plus grandes difficultés.

Ainsi s'expliquerait l'ajournement sine die du départ du sous-marin.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 20 Octobre (810^e jour de la guerre)

15 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, on ne signale aucune action d'infanterie au cours de la nuit.

La lutte d'artillerie s'est poursuivie avec activité **DANS LA RÉGION DE SAILLY-SAILLISEL** et **DANS LE SECTEUR BELLOY-BERNY**.

EN LORRAINE, nous avons facilement repoussé des coups de main sur nos petits postes de la **RÉGION DE BEZANGES**.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, rien à signaler en dehors de la lutte d'artillerie habituelle, particulièrement active **DANS LES SECTEURS DE SAILLY-SAILLISEL, DE BERNY-EN-SANTERRE ET D'ABLAINCOURT**.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Communiqué britannique

10 HEURES 30.

Hier soir les redoutes Stuff et Schwaben ont été violenement bombardées par l'ennemi.

Au cours de la nuit, nous avons exécuté deux coups de main sur les tranchées allemandes **PRES DE LOOS**.

Communiqué belge

Grande activité d'artillerie sur le front de l'armée belge, particulièrement **DANS LE SECTEUR AU NORD DE DIXMUDE ET VERS HETSAS**, où nous avons exécuté des tirs de destruction réussis sur les organisations défensives allemandes.

Communiqué de l'armée d'Orient

Du front de la Struma au Vardar, lutte d'artillerie intermittente.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA GERNA, les Serbes poursuivent leur marche en avant **AU NORD DE BROD** ont remporté un brillant succès sur les Bulgares. **LE PLATEAU ET LE VILLAGE DE VELJESELO** ont été enlevés d'assaut par nos alliés qui ont mis en déroute d'importantes forces ennemis. Les pertes subies par les Bulgares sont très élevées. Au cours de cette action les Serbes ont pris trois canons, plusieurs mitrailleuses et fait une centaine de prisonniers.

Les ouvriers belges sans travail sont déportés en Allemagne

MAESTRICHT, 20 octobre. — De bonne source on demande d'Anvers aux *Nouvelles* :

« Les autorités allemandes qui, comme on le sait, avaient ordonné à tous les ouvriers sans travail de se faire inscrire, ont décidé de faire un premier prélèvement d'un millier d'hommes qui seront expédiés en Allemagne.

« Le même crime est sur le point d'être commis à Malines. »

Communiqué de l'emprunt

On constate qu'un grand nombre de souscripteurs se libèrent au moyen de bons de la Défense Nationale, s'empressant de transformer un revenu de 5 0/0 en un revenu de 5,70 0/0; les avantages évidents de cet échange apparaissent de plus en plus aux souscripteurs des villes et des campagnes.

BANQUE DE FRANCE

Pour souscrire le dimanche

Le dimanche, les guichets de la Banque de France demeurent ouverts aux souscripteurs à l'Emprunt à Paris :

39, rue Croix-des-Petits-Champs (1^{er}); 13, place de la Bourse (2^{er}); 34, rue de Turenne (3^{er}); 2, carrefour de la Croix-Rouge (6^{er}); 129, rue Lafayette (près la gare du Nord) (10^{er}); 35, boulevard Voltaire (11^{er}); 24-26, rue de Lyon (12^{er}); 26, rue de la Glacière (13^{er}); 61, rue Violet (15^{er}); 84, avenue de la Muette (place Poisson) (16^{er}); 2, rue Gounod (17^{er}); 11, rue Jacquemont (17^{er}); 11 bis, rue Saint-Luc (18^{er}); 81, avenue Jean-Jaurès (19^{er}); 340, rue des Pyrénées (20^{er}); dans les bureaux auxiliaires du département de la Seine et dans les succursales et bureaux des départements.

Il n'y a pas de frais, ni formalités, les certificats du Trésor, munis de coupons, sont remis séance tenante.

LA BATAILLE DE LA SOMME

pendant la première quinzaine d'octobre

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL BRITANNIQUE)

Le communiqué du 3 octobre a donné le compte rendu des opérations sur la Somme jusqu'à fin septembre. Nous avons alors réalisé une forte avance au-delà de la crête de l'arête principale qui s'étend de Thiepval à Sailly-Sailly.

De la ligne occupée à cette date, le terrain descend en pente douce vers une vallée peu profonde s'étendant vers le nord-ouest des environs de Sailly-Sailly jusqu'à 2 kilomètres au sud de Bapaume où elle s'infléchit vers l'ouest et va rejoindre la vallée de l'Acre à Miramont.

De l'arête principale Thiepval-Moryval se détache une suite d'éperons allongés aux reliefs accusés qui s'enfoncent dans la vallée décrite ci-dessus. Le plus important de tous est l'éperon en forme de marteau situé juste à l'ouest de Flers et dont l'extrémité occidentale est formée par le renflement appelé butte de Warlencourt.

Traversant la partie principale du terrain, un autre éperon au relief accusé part de Morval et se dirige vers le nord dans la direction de Tilloy en passant à un kilomètre à l'est de Gueudecourt. La quatrième position allemande se développe à l'arrière de cet éperon. Pour arriver à une distance permettant de lui donner l'assaut, il fallait enlever le village de Le Sars ainsi que ces deux éperons. L'ennemi y avait établi des positions intermédiaires en tirant parti des chemins creux, des constructions et de tous les mouvements du terrain.

Le 29 septembre, nous enlevons la ferme Destremont à 300 mètres au sud-ouest de Le Sars, juste au nord de la route Albert-Bapaume. Dans l'après-midi du 1^{er} octobre, nous avançons notre ligne sur un front de 3.000 mètres, englobant les bâtiments d'Eaucourt-l'Abbaye à 1.400 mètres sud-est de Le Sars. Le combat se poursuit sur ce point avec une grande violence au cours de la nuit et au début de la matinée du 2 octobre l'ennemi a repris pied dans la place. Toute la journée et toute la nuit suivante se passent en alternatives d'avances et de retraits, mais le lendemain matin, nous avons enfin complètement chassé l'ennemi. Le 6 octobre, nous enlevons le moulin au nord-ouest d'Eaucourt-l'Abbaye.

L'après-midi du 7 octobre, en liaison à notre droite avec les troupes françaises, nous attaquons sur un large front de la route Albert-Bapaume jusqu'à Lesboeufs. Nous rejetons l'ennemi de Le Sars et enlevons après un dur combat ses positions à l'est et à l'ouest de cette localité. Entre Gueudecourt et Lesboeufs, nous avançons de 600 à 1.000 mètres. Depuis cette date, nous avons constamment gagné du terrain sur les pentes des arêtes basses indiquées plus haut entre Le Sars et Lesboeufs.

Entre Le Sars et Thiepval, notre avance a été également continue et nous a assuré une ligne de fortes positions. La lutte a été longue et dure, l'ennemi offrant une résistance acharnée jusqu'au moment où il se trouvait enveloppé dans ses positions successives.

Nous avons fait un grand nombre de prisonniers.

Nous avons eu pendant toute cette période à repousser contre-attaques sur contre-attaques; elles ont généralement été enravées par l'artillerie et les mitrailleuses.

Là où elles ont réussi, malgré les tirs de barrage, à s'avancer jusqu'à nos lignes, elles ont été rejetées avec de fortes pertes par le feu de l'infanterie. Elles ne sont parvenues qu'une ou deux fois à reprendre pied dans les tranchées d'où elles ont été aussitôt rejetées à la baïonnette. En dehors du champ de bataille de la Somme, nos troupes ont exécuté de nombreux coups de main entre Ypres et Loos; plus de 60 de ces opérations nous ont permis de faire de nombreux prisonniers et d'infliger de fortes pertes à l'ennemi.

Les prisonniers faits dans la dernière quinzaine portent le total produit par la bataille de la Somme, depuis le début de juillet à 28.918.

Le 7 octobre, une de nos divisions, après de nombreuses journées de violents combats, a enlevé à elle seule 9 officiers et 474 hommes.

Toutes ces opérations ont été effectuées par un temps constamment défavorable à l'aviation; de fortes pluies, un vent violent du sud-ouest diminuaient la visibilité et rendaient fort difficile le travail des aviateurs. Malgré ces mauvaises conditions, ils ont exécuté avec succès de nombreuses reconnaissances, attaques contre les lignes de communications de l'ennemi, ses dépôts de munitions et ses détachements en marche. Un document saisi, provenant d'un quartier général d'armée, reconnaît la supériorité de notre aviation et indique les méthodes de réorganisation permettant d'espérer « qu'on pourra peut-être disposer, au moins pendant quelques heures, la maîtrise de l'air à l'ennemi. »

Avec le concours de l'aviation, notre artillerie a continué à jouer un rôle très important dans la bataille et elle a nettement affirmé et maintenu sa supériorité sur celle de l'ennemi. Son tir a soutenu nos attaques d'infanterie, désorganisé les défenses derrière la première ligne et gêné les mouvements de réserve et de ravitaillement. Elle ne laisse à l'ennemi aucun repos, soit de jour, soit de nuit, et elle concourt efficacement à l'usure de sa résistance morale, également nécessaire au succès.

EVIAN SAISON CACHAT
de Mai à Octobre
Hôtels: Royal, Splendide, Ermitage

Les conférences de Guillaume II

Questions de politique extérieure et de politique intérieure

Le kaiser couvre le chancelier

AMSTERDAM, 20 octobre. — M. de Bethmann-Hollweg est rentré du grand quartier général où il s'était rendu en compagnie de M. von Jagow; il a eu avec le kaiser une longue conférence à laquelle assistait le baron Burian. Cette conférence avait pour objet d'envisager la situation générale des empires centraux et de régler diverses questions intéressant l'Allemagne d'une part et l'Autriche-Hongrie d'autre part.

M. de Bethmann-Hollweg a pris aussi les dernières instructions de son souverain relativement à la réouverture du Parlement.

Certains journaux conservateurs n'en annoncent pas moins que les débats sur le budget des Affaires étrangères donneront le signal d'une reprise plus violente de la campagne contre le chancelier.

Mais ces attaques resteront sans doute sans influence sur l'empereur, à en juger par la réponse qu'il vient de faire à l'un des frondeurs les plus notoires, le prince de Salm-Horstmar, qui avait demandé à lui exposer des critiques à la politique suivie par M. de Bethmann-Hollweg. Il faut croire que cette politique est la politique même de l'empereur, car celui-ci fit au prince de Salm, par l'intermédiaire de son cabinet civil, une réponse tran-



BARON BURIAN

chante. Le principal passage de cette réponse impériale est ainsi conçu :

« Sa Majesté a pris connaissance avec surprise de votre mémoire du 26 du mois dernier, et elle vous exprime son déplaisir de ce que, dans un temps aussi sérieux, son gouvernement ait pu être l'objet d'une attaque aussi dénuée de fondement.

Sa Majesté refuse de recevoir aucun de ceux qui ont signé ce mémoire.

Selon la *Gazette de Voss*, la visite du baron Burian n'aurait été qu'une visite d'adieu; la démission du président du Conseil hongrois serait, dit ce journal, imminente.

GENÈVE, 20 octobre. — La *Gazette de Francfort* écrit que le fait que von Jagow, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, accompagnait le chancelier au quartier général, paraît signifier que le chancelier devait s'entretenir avec l'empereur des affaires étrangères, « particulièrement, ajoute le journal, de celles sur lesquelles nous sommes tombés d'accord avec nos alliés ». On remarque que cette visite se trouve correspondre avec la visite du baron Burian, ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, à ce même quartier général.

Le kaiser et le kronprinz étaient mercredi à Vouziers

BALE, 20 octobre. — Le correspondant de la *Gazette Populaire de Cologne* sur le front occidental télégraphie que le kaiser et le kronprinz sont arrivés mercredi à Vouziers, où ils ont été reçus par le général von Einem, commandant en chef de l'armée de la Champagne, qui vient de recevoir la croix du Mérite, offerte par l'empereur.

Après le rapport des officiers de l'état-major, Guillaume II a discuté avec les chefs de l'état-major la situation militaire du front de Champagne.

A deux heures et demie, l'empereur partit, tandis que le kronprinz regagnait son quartier général.

BÉNÉDICTINE
« la Grande Liqueur Française »
TONIQUE — DIGESTIVE

Ces bons Bavarois se piquent d'avoir du goût

En tous les cas, l'art berlinois leur fait horreur

Les Prussiens et les Bavarois ne se sont jamais beaucoup aimés. Leurs malentendus sont fréquents et, au fond, les deux peuples s'accordent seulement lorsqu'il s'agit de faire du mal : ils sont, les uns et les autres, de bons Germains.

Tout dernièrement, une querelle assez vive avait éclaté entre Berlin et Munich. La Bavière se refusait à partager sa maigre pitance avec la Prusse, et il suffisait qu'un Prussien fût reconnu dans un restaurant bavarois pour se voir prié de sortir.

Une nouvelle brouille vient de se produire pour des motifs moins matériels mais assez amusants.

Il paraît qu'un certain nombre de patriotes de l'Allemagne du Nord avaient réuni une somme considérable dans le but d'élever un monument colossal en granit sur les bords du Koenigsee, un petit lac fort pittoresque et très connu des touristes, dans les Alpes bavaroises.

Le monument, érigé à la mémoire des guerriers allemands morts au cours de la guerre actuelle, représentait un lion de quinze mètres de longueur, levé sur ses pattes antérieures et regardant les eaux du lac.

Un sculpteur berlinois bien connu, qui avait été chargé d'exécuter l'œuvre, se mit aussitôt à la besogne. Sans même se préoccuper d'obtenir l'autorisation des autorités bavaroises et des habitants de l'endroit, il entreprit de tailler les flancs de la montagne.

Ce sans-gêne déplut considérablement aux Bavarois, et l'Association artistique de Munich déléguait une commission qui, ayant le roi à sa tête, se rendit sur les lieux, examina l'œuvre de l'artiste berlinois et décida qu'elle devait être immédiatement détruite.

On imagine facilement la fureur des feuilles berlinoises, cependant que la presse munichoise répond avec une ironie assez plaisante :

« Nous remercions infiniment, écrivent les *Münchner Nachrichten*, les Prussiens de leur admiration pour notre Koenigsee, mais nous leur serions très reconnaissants de ne pas vouloir la prouver par d'intempestives manifestations qui ne sauraient être approuvées par une nation aussi artistique que la nôtre.

» Des monstruosités telles que le Hindenburg de Berlin ou le lion du Koenigsee ne s'accordent pas avec les traditions d'art de la vieille Bavière. »

Les *Münchner* ont raison de ne pas vouloir l'œuvre prussienne sur leurs Alpes; mais, en ce qui concerne les traditions d'art des Allemands du Sud, quelques réserves s'imposent : il existe, en effet, dans Munich une certaine hideuse et kolossal statue représentant la Bavière...

G.-G. Z.



Quel succès pour ce concert donné il y a quelques semaines, sur la grand'place de Bapaume, par une fanfare militaire boche !!! Aujourd'hui, c'est le bruit des canons alliés qui fait retentir l'air de la cité, et bientôt sans doute les cornemuses britanniques auront pris la place des fifres allemands.

Les sympathies franco-japonaises

M. Briand félicite le vicomte Motono nouveau ministre nippon.

Le président du Conseil a prié notre ambassadeur à Pétrograd de présenter ses vives félicitations au vicomte Motono, ambassadeur du Japon à Pétrograd, avant son départ pour Tokio, où il va prendre le portefeuille des Affaires étrangères dans le nouveau cabinet.

Il a chargé M. Paléologue de lui dire combien il se réjouissait de collaborer avec lui et combien



M. MOTONO

il espérait que cette collaboration sera féconde pour le succès de la coalition et des grands intérêts généraux que nous défendons en commun, non moins que pour le resserrement des relations déjà si cordiales de la France et du Japon.

Le vicomte Motono a chargé l'ambassadeur du Japon en France de faire parvenir à M. Briand un télégramme de remerciements.

« Tous mes efforts, dit l'ambassadeur, tendront à arriver à un resserrement de plus en plus étroit de nos relations si sincèrement amicales. »

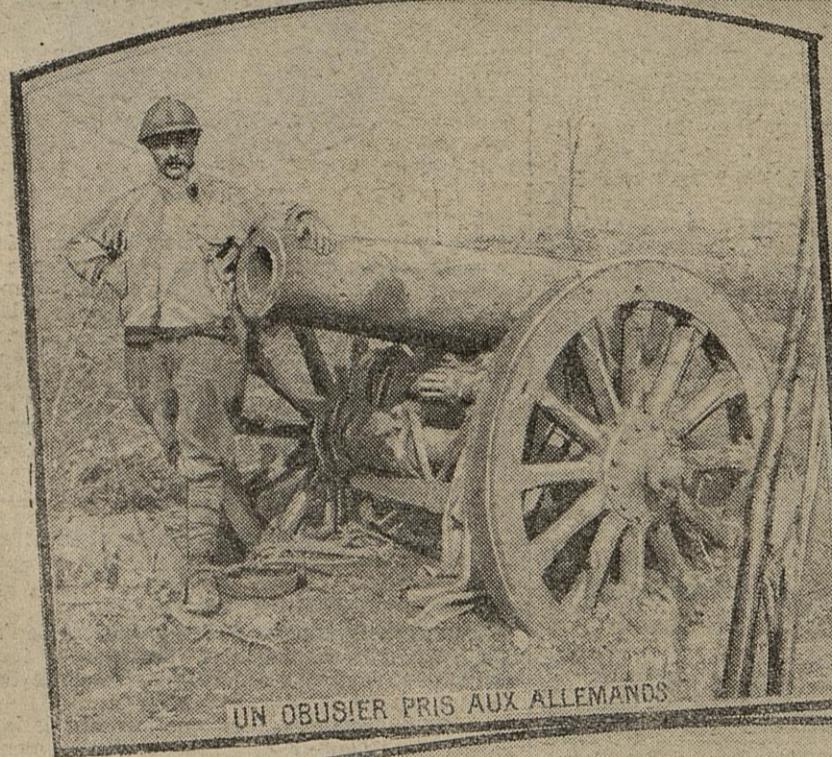
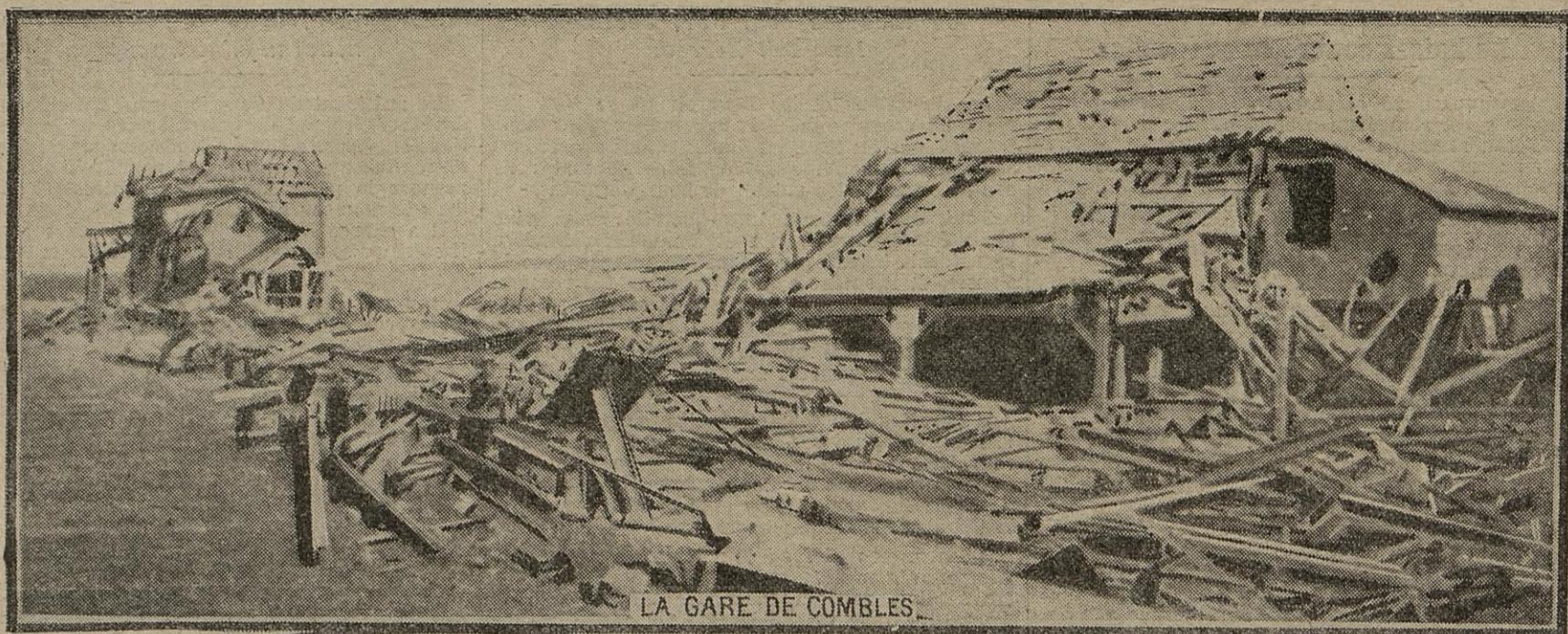
Le torpillage de l'Alaunia

Les passagers ont été sauvés

LONDRES, 19 octobre. — Les passagers de l'*Alaunia*, au nombre de 480, tant hommes que femmes et enfants, avaient été débarqués avant le torpillage du navire.

Le *Daily Telegraph* écrit que la perte de la cargaison de l'*Alaunia* affecte considérablement les compagnies d'assurances maritimes. Toutefois, pour les assureurs maritimes anglais, la perte sera comparativement minime.

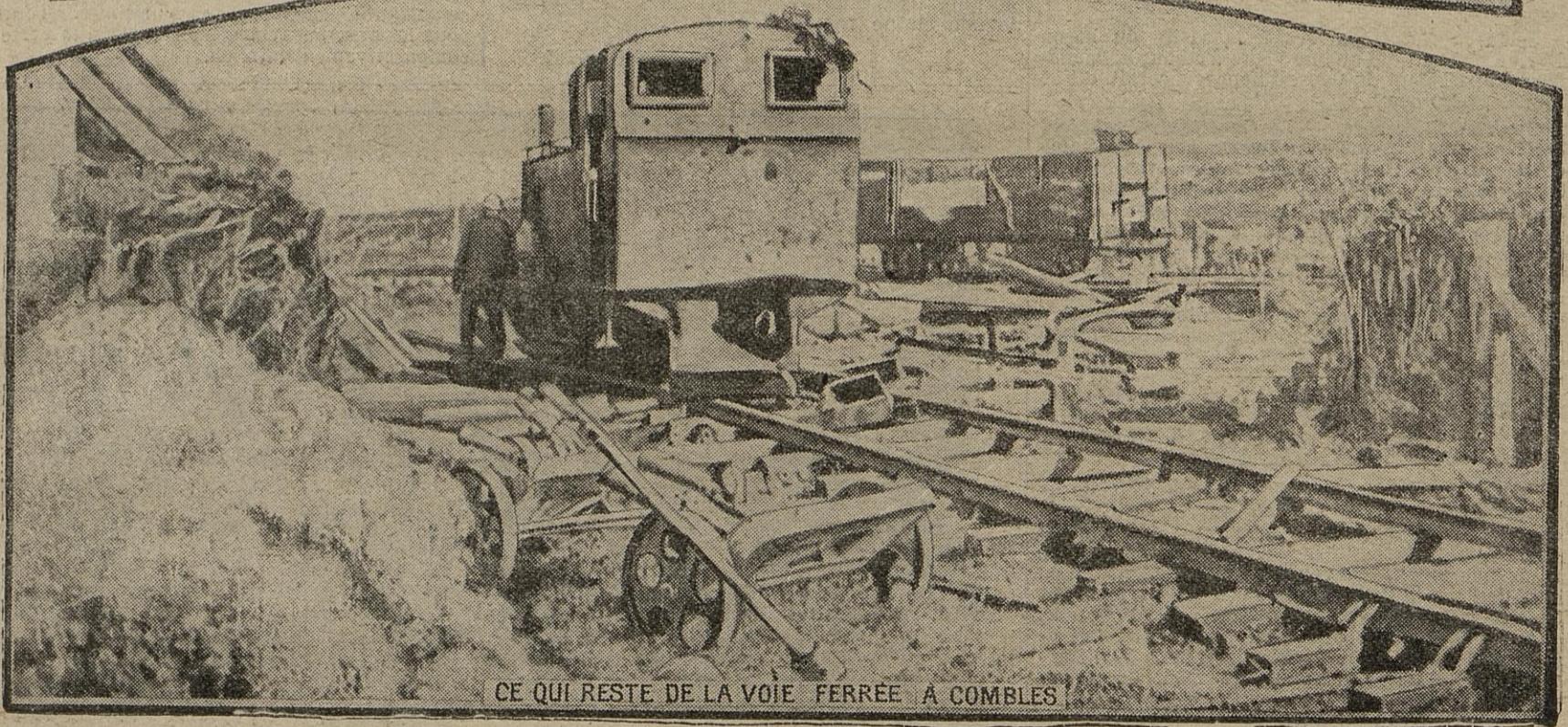
SUR LES CHAMPS DE BATAILLE DE COMBLES



UN OBUSIER PRIS AUX ALLEMANDS



CAMION ALLEMAND DÉTRUIT PAR NOTRE ARTILLERIE



CE QUI RESTE DE LA VOIE FERRÉE À COMBLES

C'est à Combles même et aux abords de ce bourg conquis de si haute main par les vaillantes troupes franco-britanniques que furent prises ces vues dont l'aspect désolé suffirait à donner idée de l'acharnement de la lutte sur ce point comme sur tant d'autres, après que le terrain eut été préparé par le tonnerre de nos artilleries.

• DERNIÈRE HEURE •

SUR LE FRONT RUSSE

Les Austro-Allemands font de violents efforts pour reprendre l'initiative des opérations.

PÉTROGRAD, 20 octobre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Au nord du bourg de Kiselin, combat acharné.

Le nord du Kouropatniki, l'ennemi a lancé des attaques sans résultat.

Après un bombardement violent, l'ennemi a commencé une attaque impétueuse, entraînant un grand nombre de ses soldats contre notre position au sud de Svistelniki ; le combat continue.

Au sud de Dornavatra, l'ennemi a pris l'offensive et a attaqué nos positions.

Au nord du mont La-Morentelou, nous sommes passés à l'offensive et nous avons chassé l'ennemi de plusieurs collines et capturé quatre mitrailleuses et des prisonniers.

FRONT DU CAUCASE. — En Perse, nos éclaireurs ont exécuté une hardie reconnaissance à Pidjari; aux environs de ce lieu, près du col Damboré, ils ont enlevé un grand nombre de chevaux et d'armes.

FRONT DE DOBROUDJA. — A 7 heures, l'ennemi a ouvert le feu et pris l'offensive. Ces attaques ont été repoussées avec de lourdes pertes pour l'ennemi. La lutte continue.

MER NOIRE. — Un de nos sous-marins a coulé deux vaisseaux turcs dans la région du Bosphore.

Une importante conférence franco-britannique s'est tenue hier à Boulogne

Une conférence au cours de laquelle ont été examinées et réglées diverses questions de l'action des Alliés en Orient a eu lieu hier 20 octobre, à Boulogne, entre les ministres français et anglais. Y assistaient :

Du côté français :

MM. Aristide Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères ; Ribot, ministre des Finances ; Léon Bourgeois, ministre d'Etat ; amiral Lacaze, ministre de la Marine ; général Roques, ministre de la Guerre ; Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions ; général Joffre, commandant en chef des armées ; de Margerie, directeur des affaires politiques et commerciales au ministère des Affaires étrangères ; général Pellé, major général.

Du côté britannique :

MM. Asquith, premier ministre ; vicomte Grey, principal secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères ; Balfour, premier lord de l'Amirauté ; Lloyd George, ministre de la Guerre ; sir William Robertson, chef d'état-major impérial ; sir Douglas Haig, commandant des armées britanniques en France.

EN GRECE

Le gouvernement provisoire reçoit de nouveaux renforts

SALONIQUE, 19 octobre. — Plusieurs détachements de troupes grecques sont arrivés de Crète pour rejoindre l'armée nationaliste.

Le gouvernement provisoire a reçu un long télégramme des Grecs résidant à New-York et promettant des hommes et de l'argent.

Le gouvernement provisoire envoie aux Etats-Unis une commission chargée d'organiser le transport des volontaires.

M. Venizelos, accompagné du général Danglis, a visité aujourd'hui le croiseur *Hydra*. Il a félicité les marins, qui ont été les premiers à comprendre le but du mouvement national et a exprimé l'espoir de voir prochainement toute la flotte grecque se joindre à eux à Salonique.

« Alors, a-t-il dit, nous pourrons, de concert avec les puissances alliées, faire prévaloir les droits de la nation compromis par la politique d'Athènes. »

L'Allemagne enrôle ses réformés

BERNE, 20 octobre. — Selon la *Gazette du Soir*, de Leipzig, lors de la dernière visite sanitaire, les réformés des classes 1870 à 1898 ont presque tous été enrôlés, et très peu ont été de nouveau ajournés.

La lutte est acharnée à la dent du Pasubio

Les Autrichiens, sans souci de pertes considérables, ont contre-attaqué quatre fois.

ROME, 20 octobre. — Commandement suprême. Dans la vallée de Conci (vallée du Ledro), pendant la nuit du 18 au 19 octobre, des groupes ennemis ont attaqué nos lignes avancées au nord-est de Lenzone ; ils ont été promptement rejetés.

Sur le mont Pasubio, hier, une lutte acharnée a continué pour la possession de la Dent du Pasubio. L'ennemi, sans songer aux sacrifices, a lancé en quatre attaques violentes des masses épaisse de chasseurs de l'empereur, dans lesquelles nos feux ajustés ont ouvert chaque fois de larges vides. Après des alternatives diverses, cette forte position est restée en grande partie en notre pouvoir. Nous avons infligé à l'ennemi des pertes extrêmement lourdes ; nous avons fait 107 prisonniers dont 10 officiers.

Sur le reste du front, actions d'artillerie plus intenses dans la zone à l'est de Gorizia et sur le Carso.

Des avions ennemis ont essayé de bombarder un pont sur le But, aux abords de Tolmezzo, mais sans y réussir.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 35

Ce matin, à la suite d'une préparation d'artillerie, l'ennemi a lancé une attaque à l'ouest de la redoute « Schwaben ». Il a été rejeté avec des pertes importantes avant d'avoir pu atteindre nos positions.

L'odyssée de deux aviateurs anglais en pays occupé

MAESTRICH, 19 octobre. — Les Dernières Nouvelles de Maestricht donnent les détails suivants sur la capture du pilote et de l'observateur d'un aéroplane anglais déclaré manquant après un raid sur Bruxelles :

On se souvient que le 2 octobre, plusieurs aviateurs anglais volèrent au-dessus de Bruxelles, où ils bombardèrent les hangars à zappelins. Le communiqué anglais ajoutait qu'un aéroplane n'était pas revenu. Cet aéroplane, après avoir lancé cinq bombes sur la voie ferrée de Tirlemont à Louvain, fut obligé de descendre durant la nuit, à la suite d'un accident de moteur, sur le territoire de Neerwinden aux confins de Liège, du Brabant et de Limbourg.

Les aviateurs purent atterrir sans être remarqués. Ils essayèrent pendant trois quarts d'heure de remettre le moteur en marche sans y réussir. Ils mirent ensuite le feu à l'appareil pour éviter qu'il ne tombât aux mains des Allemands. Ils parvinrent à se cacher jusqu'au 17 octobre où une escouade allemande les découvrit dans l'habitation d'un maître d'école qui leur avait donné asile et qui fut arrêté avec les aviateurs. »

Une équipe de cheminots sud-africains offre ses services à la France

JOHANNESBURG, 19 octobre. — Les chemins de fer de l'Union Sud-Africaine ont formé une compagnie composée de 3 officiers et de 286 hommes, comprenant des employés de tous ordres, depuis les chefs de gare jusqu'aux chauffeurs, pour effectuer des transports sur les chemins de fer en France.

L'Allemagne menace la Norvège

AMSTERDAM, 20 octobre. — Comme suite à l'interdiction des eaux territoriales de la Norvège aux sous-marins des belligérants, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* publie une note officielle où il est dit en substance que si la Norvège a déclaré que la défense ne visait aucun des belligérants en particulier, il n'en est pas moins évident que le décret est dirigé contre l'Allemagne et, par conséquent, incompatible avec le véritable esprit de neutralité.

En conséquence, le ministre d'Allemagne à Christiania a reçu des instructions pour protester contre l'action du gouvernement norvégien.

La résistance roumaine

L'ennemi est repoussé sur tout le front de Transylvanie. — Il prononce une attaque générale sur le front de la Dobrouaja.

BUCAREST, 20 octobre. — FRONT NORD ET NORD-OUEST. — L'ennemi a attaqué à Golosal (vallée de Trotus) et a été repoussé.

Dans la vallée de l'Uzul, actions violentes d'artillerie. L'infanterie ennemie a été dispersée.

Dans la vallée de l'Oituz, nos troupes ont pris l'offensive et ont rejeté l'ennemi sur la frontière : le combat continue.

La situation est inchangée sur le reste du front jusqu'au défilé de Pran, où nous avons repoussé une attaque de l'ennemi dirigée contre notre flanc gauche ; nous avons fait 45 prisonniers et capturé du matériel de guerre. Nous avons repris le mont Suru.

Sur la rive droite de l'Olt, nous avons repoussé cinq attaques ennemis dans la région du mont Ropu, où l'ennemi a subi de lourdes pertes. Nous avons trouvé plus de 300 morts en face de nos tranchées. Nous avons pris deux mitrailleuses.

Dans la vallée de Jiul et à Orsova, bombardement d'artillerie.

FRONT SUD. — Sur les bords du Danube, échange de feux d'artillerie et d'infanterie.

En Dobroudja, l'ennemi a pris l'offensive sur tout le front. Il a été repoussé sur notre flanc droit et au centre. A l'aile gauche nous nous sommes légèrement retirés vers le nord.

VERS MONASTIR

Les succès des Serbes

COMMUNIQUÉ OFFICIEL SERBE DU 20 OCTOBRE

Le 19 octobre, nos attaques se sont poursuivies avec un succès complet.

L'ennemi est rejeté avec grandes pertes.

Nos trophées de ce jour sont : 4 canons de campagne, 1 canon de tranchée, 5 caissons, beaucoup de munitions, 7 mitrailleuses et une grande quantité de matériel de guerre.

Nous avons capturé 2 officiers bulgares, dont 1 commandant, 1 officier allemand, 114 soldats bulgares et 25 soldats allemands.

LONDRES, 20 octobre. — Communiqué officiel britannique de Salonique :

Deux patrouilles ennemis ont été capturées sur le front de la Struma.

Une position a été endommagée au nord de Néchori.

Activité de l'artillerie de part et d'autre sur le front de Doiran.

La signification du dernier succès serbe

SALONIQUE, 19 octobre. — Par la prise de Brod et de Velesselo, les Serbes ont percé la seconde ligne ennemie et sont maintenant en face de la troisième et dernière ligne, située sur les pentes à l'ouest des monts Morihova, ce qui les rapproche sensiblement de Monastir.

Aujourd'hui sont arrivés à Salonique environ 300 Bulgares faits prisonniers par les Serbes. Ils paraissent dispos et plutôt satisfaits d'avoir fini de combattre.

Les troupes turques combattent en Macédoine

SALONIQUE, 20 octobre. — Sur le front britannique de la Struma, les Bulgares ont été renforcés par des Turcs ; mais ceux-ci ne sont plus vêtus de kaki, mais d'un uniforme, probablement allemand, constitué par un jersey de laine grise fortement échancré à l'encolure et rentrant dans des pantalons bouffants retenus par une ceinture. Leur tête est couverte d'une casquette et de cache-nez combinés et appelés du nom d'« Enver-Pacha », qui en prescrivent l'usage.

Les Turcs sont cantonnés à l'extrême-sud de la ligne ennemie, parmi des populations musulmanes, et tous s'imaginent qu'ils combattent pour rendre la Macédoine à la Turquie.

Le Monténégro se révolte contre l'occupation autrichienne

ROME, 20 octobre. — Une nouvelle révolte a éclaté au Monténégro contre l'occupation autrichienne.

Les troupes autrichiennes ont subi des pertes.

Le gouvernement de Vienne a proclamé l'état de siège et envoyé des renforts.

ILS SOUSCRIVENT TOUS A L'EMPRUNT, par FABIANO



Les droits du blessé et ceux du médecin

La question des droits mutuels du blessé et du médecin militaire, qui a mission de traiter le premier et de le rendre, si possible, au service armé, a fait, hier, l'objet d'un important débat à la Chambre.

Elle était portée à la tribune par M. Paul-Meunier qui fut, on s'en souvient, devant le conseil de guerre de Tours, l'avocat du zouave Deschamps, poursuivi pour avoir refusé de se soumettre au traitement électrique du docteur Clovis Vincent.

Un blessé, officier ou soldat, peut-il être contraint, soit par une mesure disciplinaire soit par une astreinte matérielle, à subir une opération chirurgicale ou un traitement médical dont il ne veut pas? Ayant ainsi posé la question, le député de l'Aube s'en prit directement au service de santé, lui reprochant d'engager, contrairement à l'esprit de la circulaire ministérielle du 5 avril 1915, des poursuites pénales contre les blessés qui refusent certains traitements :

La discussion s'anima quand M. Paul-Meunier mit en cause le docteur Vincent. M. Pugliesi-Conti interrompit aussitôt pour lui opposer le cas du soldat Roger Gourbaut, infirmé à la suite de blessures et miraculeusement guéri par les torpillages de ce docteur.

Il ne s'agit pas de la valeur de son traitement, riposta M. Paul-Meunier : il s'agit de savoir si, dans un service, un médecin peut user de violence à l'égard des blessés.

Le député de l'Aube fit, d'ailleurs, de la scène qui se serait déroulée à Tours entre le docteur Vincent et le zouave Deschamps, un tableau tel que M. Justin Godart l'arrêta :

— Si cela était exact, dit-il, j'aurais pris une sanction contre le docteur Vincent!

Avec le docteur Gabriel Maounoury, chirurgien des plus distingués, le débat prit un autre caractère.

Le député d'Eure-et-Loir rappela que la commission d'hygiène de la Chambre s'était prononcée nettement pour le droit de refuser l'intervention chirurgicale, mais que, pour le traitement électrique, elle s'était, à l'unanimité, déclarée favorable à la contrainte. Des blessés que l'on réformait autrefois sont traités aujourd'hui par l'électricité et ces hommes redeviennent sains, vigoureux. Peuvent-ils refuser le traitement?

— On dira que ces blessés sont intéressants, dit M. Gabriel Maounoury. Ils le sont, certes! Mais ils sont intéressants aussi ceux qui se trouvent dans les tranchées de Verdun; ils souffrent aussi, mais ils ne se plaignent pas.

Applaudies sur de nombreux bancs, ces paroles soulèvent, à l'extrême-gauche, quelques protestations. Le docteur Maounoury dit que, s'étant rendu à Tours avec le docteur Navarre, tous deux se firent torpiller par le docteur Vincent :

C'est une secoussé un peu violente, dit-il, et voilà tout. La méthode est un peu douloureuse, elle est désagréable, mais inoffensive.

Au Mans, on lui doit 482 guérisons de malades ayant séjourné pendant longtemps dans les hôpitaux et dont plus de la moitié avaient été déclarés incurables. Il n'y a eu que 57 insuccès. Le rôle d'un médecin-chef de centre neurologique est essentiellement ingrat à l'égard des malades comme à l'égard des familles. Ne découragez pas ces hommes en les blâmant d'avoir fait consciencieusement leur devoir. (Vifs applaudissements.)

Après une intervention fort remarquée de M. Leredu, président de la Société de Médecine légale, qui affirma le droit de l'Etat de récupérer des hommes qui peuvent l'être, mais lui contesta celui d'engager des poursuites pénales, M. Justin Godart répondit à l'interpellation.

Très nettement, le sous-secréttaire d'Etat du service de santé déclara que le traitement du docteur Vincent avait fait ses preuves.

Un chef de bataillon d'infanterie avait été blessé en octobre 1914. Arrivé à l'hôpital de Tours à la fin de février 1916, incapable de marcher, il est soumis au traitement du docteur Vincent. Le deuxième jour, il regagne sa chambre par ses propres moyens. Un soldat arrivé à l'hôpital Descartes complètement paralysé, en janvier 1916, peut marcher comme tout le monde après la quatrième épreuve.

Sur divers bancs on posa la question :

— Le docteur Vincent s'est-il comporté de façon brutale vis-à-vis d'un malade?

M. Justin Godart remit alors au point l'histoire de la scène de Tours, indiquant que, frappé par le zouave Deschamps, le docteur Vincent s'était défendu.

Examinant enfin la question dans son ampleur, il montra qu'il était nécessaire, en temps de guerre, de soumettre à des traitements énergiques les hommes récupérables et d'avoir le souci de la conservation des effectifs, invoquant d'ailleurs l'avis de l'Académie de médecine et celui de la Commission d'hygiène.

La loi impose les traitements non sanglants, dit-il en substance. Pour les opérations sanglantes,

Poursuivra-t-on avec Rochette ceux qui faciliteront son engagement ?

Le parquet de la Seine se trouve être actuellement saisi de douze nouvelles plaintes en escroquerie contre Rochette.

L'instruction en avait été confiée au juge Bourgarel, aujourd'hui mobilisé. C'est le juge Bourdeau qui vient d'être désigné pour reprendre l'information. Il a chargé les experts Doyen et Yché d'examiner toutes les pièces du volumineux dossier réuni contre le financier. Et ce n'est que lorsque les experts auront remis leur rapport que le magistrat instructeur décidera s'il y a lieu de faire venir Rochette à Paris pour l'interroger sur les faits consignés dans les plaintes.

En ce qui concerne le délit de substitution de personne, une nouvelle inculpation peut-elle surgir? Tel est le point de droit qui se pose. Et la plupart des magistrats à qui nous avons soumis le cas nous ont déclaré que le crime de faux résultant de l'emploi d'un livret militaire par Rochette ne pouvait constituer à proprement parler le faux juridique qui aurait entraîné la comparution de Rochette devant les juges avec ceux qui lui ont prêté assistance.

D'autre part, la loi du 18 avril 1866 réprime sévèrement le fait de « s'être introduit sous un faux nom dans un établissement militaire, une place forte en état de siège », etc. De ce chef, Rochette est évidemment coupable, et par complicité Hervé et Bienaimé peuvent être l'objet de poursuites.

Il y a, dit-on, l'absence d'intention de nuire pour baser une accusation. Dans son répertoire de droit, M. Labori, après avoir constaté qu'il y a faux matériel, par supposition d'écrit, pour celui qui fabrique ou fait fabriquer sous de faux noms un acte d'engagement militaire, ajoute, quant à l'intention :

« Le faux n'est pas seulement punissable quand il a été commis avec l'intention de nuire à autrui; il suffit qu'il ait pour but de procurer à son auteur un avantage illicite. »

C'est là tout le cas Rochette.

SOUSCRIRE A L'EMPRUNT C'EST ABRÉGER LA GUERRE C'est assurer l'avenir industriel de la France

Souscrire à l'Emprunt n'est pas seulement accomplir un devoir patriotique et faire le plus sûr et le plus avantageux des placements.

Ce n'est pas seulement abréger la durée de la guerre.

C'est encore assurer l'Avenir industriel de la France.

Du succès de l'émission dépend aussi, dans une large mesure, l'essor économique du pays.

Tout récemment, au cours d'une allocution prononcée devant les représentants de la presse économique, le sous-secréttaire d'Etat à l'artillerie et aux munitions a déclaré :

« Nos emprunts ne sont pas seulement des emprunts de guerre destinés aux dépenses immédiates. Notre emprunt d'aujourd'hui, si heureusement commencé, n'est pas seulement un emprunt de victoire. Incorporé dans nos créations nouvelles, il devient en quelque sorte un grand emprunt industriel qui nous permettra de préparer toutes les entreprises fécondes pour la paix de demain. »

Les disponibilités de chacun pourraient-elles être affectées à un but plus utile et plus patriotique?

Aujourd'hui les souscriptions servent aussi indirectement à doter le pays d'une industrie de guerre dont l'essor permet à nos troupes héroïques, tout en ménageant leurs vies, d'avancer après avoir submergé les tranchées de leurs adversaires sous une avalanche de fer et de feu.

Demain — au jour de la paix victorieuse — toutes les usines de guerre travailleront pour la prospérité économique de la France, si grande par les sacrifices consentis.

Pas un des établissements qui collaborent à la Défense nationale ne demeurera inutilisé.

Plus abondants seront les versements du public, plus brève sera la guerre et plus productive sera l'après-guerre.

Grâce aux souscriptions au deuxième emprunt, le pays bénéficiera d'un ensemble d'industries nouvelles dont la production lui permettra de s'assurer, après la Victoire, la suprématie économique à laquelle il a droit.

CONTES ET CROQUIS

Une pie, une biche et d'autres animaux

— Eh! vieux, c'est-y le trésor de Margot que tu cherches?

S'il n'y avait pas longtemps qu'il figurait à l'effectif, le soldat ainsi interpellé restait bouche bée et ne comprenait pas. C'était devenu une scie, un bateau, dans le village où l'ambulance était installée; on ne pouvait plus perdre sa pipe, son couteau ou son quart sans que, en essayant de le retrouver, on ne s'attrait des quolibets de toutes sortes.

— Si tu te trouves, n'oublie pas les copains!

Où bien :

— Pour moi, on ne m'ôtera pas de la tête que tu étais de mèche avec Margot, vieux bandit!

Mais il n'y avait plus que les anciens, ceux qui étaient là avant le dernier renfort, qui savaient le fin mot de l'histoire.

Cette histoire était celle d'une pie, une pie qui



s'appelait Margot, comme toutes les pies, mais celle-ci avait de particulier qu'elle avait une véritable passion pour la manille et les manilleurs. Si jamais on vous raconte qu'elle savait reconnaître le « beuf » du valet, ou s'entendait comme personne pour « couper le manillon », n'en croyez rien, car ce n'est pas vrai. Son rôle était bien plus modeste; elle se contentait de préférer à toute autre la société des joueurs de cartes. Les gens qui croient à la métempsyose n'hésiteraient pas à affirmer que dans un autre âge et sous une autre forme elle avait dû être de la police, dans la brigade des jeux, tant elle avait de flair pour découvrir les joueurs partout où ils se réunissaient.

Sitôt la partie commencée, elle se perchait sur le dossier d'une chaise, ou bien sautillait sur la table avec des grâces et des courbettes. On la laissait faire, mais il fallait se méfier, car elle avait une façon très particulière de s'intéresser à la partie. Dès que sur la table, parmi les gros sous qu'elle dédaignait, brillait une pièce d'argent ou de nickel, elle se précipitait, piquait du bec et se sauvaient avec son larcin; on la rattrapait souvent, mais pas toujours; il arrivait aussi que, pour la voir faire, un officier ou un major laissât traîner près une pièce de 25 centimes. C'est ainsi qu'en fin de compte le trésor de Margot-la-Pie devait être assez considérable, et plus d'un rêve fut hanté par la découverte de cette fortune. On espérait toujours que Margot commettait quelques maladresses qui la feraient



prendre; on essaya de ruser avec elle, ce fut en vain: la pie, sa pièce de nickel au bec, s'envolait pour revenir sans son argent et sans qu'on sût où elle était allée le déposer.

Et puis, un jour, Margot-la-Pie mourut, bravement. Une marmite boche éclata dans la rue du village, devant la maison où elle était; les vitres volèrent en morceaux; un éclat d'obus atteignit la pauvre bestiole. Elle fit, avec ses ailes, deux ou trois petits mouvements convulsifs et puis ne bougea plus. Il y eut des soldats qui eurent, à cause de sa mort, un chagrin véritable, car le besoin éperdu de tendresse qu'ont les hommes de l'avant cherche à s'assouvir de toutes les façons et les pousse à chercher, avant tout, ce qui est petit et faible. On l'enterra

dans le coin d'un jardin et, quand elle ne fut plus là, l'idée du trésor qu'elle laissait et dont personne ne connaissait la cachette, trotta de plus belle dans toutes les cervelles. Il y eut des battues organisées, tous les buissons furent fouillés, les jardins explorés, les granges et les greniers visités. Ce fut en pure perte; personne ne trouva rien.

Le trésor de Margot devint une sorte de mythe fabuleux, comme le Loup-Garou ou la Dame-Blanche. On en parla longtemps, et cette histoire enrichit le répertoire des beaux parleurs de la formation.

Un soir, comme elle était racontée pour la centième et quelques fois, quelqu'un coupa la parole au conteur :

— Moi, j'ai connu une pie qui buvait. Elle était saoule tous les dimanches.

— C'est comme la biche des chasseurs d'Afrique, alors. Tu l'as connue, toi, Bouchet?

Bien sûr que je l'ai connue. Tu parles d'un bestiau qui était porté sur le pinard, et elle n'attendait pas le jour du prêt pour en boire son saoul. Tous les jours, à l'heure de la distribution, elle arrivait, et pendant que le fourrier discutait avec les brigadiers d'ordinaire elle avait vite fait de trouver les seaux de pinard et d'y mettre le nez; alors, vous comprenez, une lampée à droite, une lampée à gauche, il n'en fallait pas davantage pour lui faire perdre la tête. C'est alors qu'il fallait la voir! Elle s'en allait, pas très solide sur ses jambes, s'arrêtait, regardait les gens avec des airs conquérants, à mourir de rire, et puis, tout à coup, se précipitait tête baissée sur ceux qui ne lui plaisaient pas. C'est ce qui a dû la perdre. Un jour, avait-elle été chercher une querelle d'ivrogne à quelqu'un de plus fort qu'elle? Était-elle tombée dans quelque trou? Personne ne l'a su jamais, mais ce qui est certain c'est qu'elle fut trouvée au bord du chemin, avec une patte tellement abîmée qu'il n'y avait plus rien à faire. Le



vétérinaire et le major furent du même avis. Il fallait l'abattre. Elle servit à améliorer l'ordinaire ce jour-là.

— C'est égal, manger comme ça une bête qu'on a connue, je n'aurais pas pu! T'aurais pu, toi, Marchegai?

Alors, un bonhomme qui, dans un coin, fumait sans rien dire, ôta sa pipe de sa bouche et déclara sentencieusement :

— Oh! moi, vous savez! les bestiaux... J'ai assez des rats, des puces et des poux: les autres, je ne m'en occupe guère!

A. W.



PHOTOGRAPHES

Adresssez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à

• EXCELSIOR •
qui vous les rétribuera

Promotions de lieutenants

Les lecteurs d'*Excelsior* savent qu'à plusieurs reprises, et encore le 14 de ce mois, nous avons réclamé, comme un droit, le passage automatique de tous les sous-lieutenants de complément au grade de lieutenant au bout de deux ans d'ancienneté, comme cela existe légalement pour les officiers de l'armée active.

Nous sommes donc heureux d'apprendre que le ministre de la Guerre vient de prendre une décision générale dans ce sens.

Le 1^{er} novembre prochain seront nommés lieutenants, avec prise de rang du 2 août 1916, tous les sous-lieutenants et assimilés de réserve et de territoriale qui ont été nommés à titre définitif antérieurement au 2 août 1914; seront également nommés tous ceux de ces officiers qui ont atteint ou atteindront ladite ancienneté entre le 2 août 1916 et le 1^{er} novembre. A l'avenir, la même mesure sera appliquée à tous les sous-lieutenants dès qu'ils auront leurs deux années de grade.

On ne peut que louer le sentiment de haute équité dont s'est inspiré, une fois de plus, M. le général Roques, sans attendre le vote d'une loi dont le Parlement a été saisi à ce sujet et qui était d'ailleurs inutile, comme nous l'avons dit et comme le prouve la décision ministérielle.

Ce projet devra suivre néanmoins son cours en ce qui concerne les sous-lieutenants à titre temporaire, dont le statut ne peut être déterminé que par un acte législatif.

Les visites des auxiliaires

Une nouvelle circulaire du ministre de la Guerre sur la question — celle-ci, en date du 16 de ce mois — est au moins nette et formelle.

Le général Roques rappelle que tout homme du service auxiliaire qui a subi la contre-visite obligatoire ou figurant parmi les catégories qui en sont dispensées, ne peut être envoyé devant une commission spéciale de réforme que dans les conditions prévues à l'alinea 9 de l'article 3 de la loi du 17 août 1915. Comme on le sait, cet alinea exclut tout caractère de collectivité ou de périodicité dans ces visites. Il importe, dit le ministre, que toutes garanties soient données aux intéressés dans le sens indiqué par la loi.

Toutes les fois qu'il aura été constaté, après enquête, que la présentation d'un homme du service auxiliaire à une commission spéciale de réforme n'aura pas été absolument conforme à la loi et qu'un vice de forme, si léger soit-il, aura été signalé, la décision de la commission sera annulée.

Il doit être entendu, d'autre part, que ces recommandations ne doivent pas avoir pour conséquence de limiter ou de gêner l'initiative et l'activité des commandants de dépôts et des médecins militaires pour provoquer le passage au service armé, par les moyens légaux, des auxiliaires dont l'état physique est manifestement compatible avec ce service.

Une manifestation franco-américaine

Le Comité parlementaire d'action à l'étranger a offert hier, à midi, au Palais d'Orsay, un déjeuner en l'honneur de M. Morton Prince, célèbre neurologue des Etats-Unis, venu de Boston pour remettre à M. Raymond Poincaré l'exemplaire original de l'adresse de chaleureuse sympathie envoyée par cinq cents des plus hautes personnalités des Etats-Unis aux peuples des nations aliées.

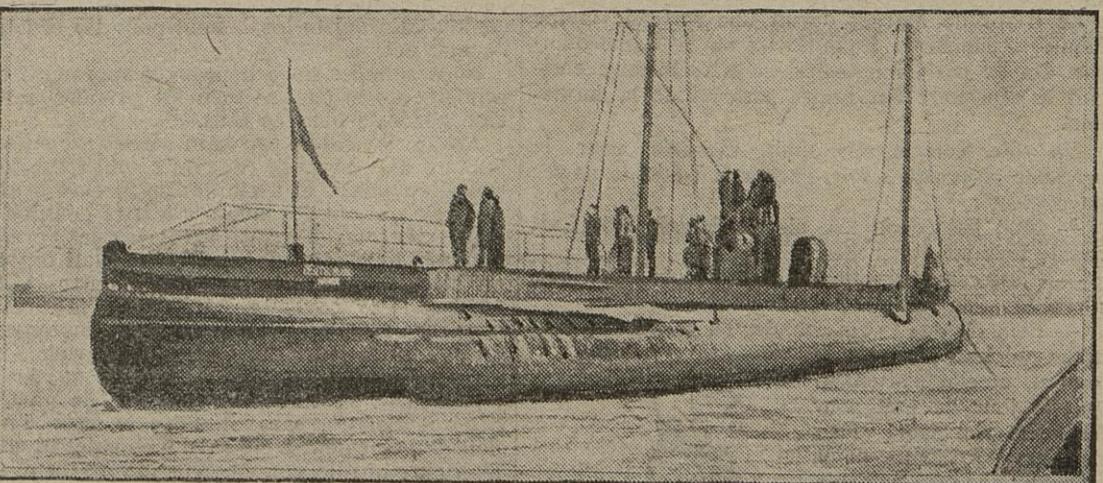
Malgré un deuil récent et particulièrement cruel — la mort de son neveu, Norman Prince, aviateur volontaire, tombé au service de la France. — M. Morton Prince avait tenu à accepter cette invitation. Les représentants de l'ambassade des Etats-Unis, les membres des commissions des affaires étrangères du Sénat et de la Chambre, M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique; M. Godart, sous-secrétaire d'Etat; les présidents du Conseil municipal et du Conseil général; le préfet de la Seine, le préfet de police, M. Hanotaux, président de France-Amérique; la plupart des personnalités américaines de Paris; les professeurs des universités françaises qui ont enseigné dans les universités des Etats-Unis; le président de la Société des Gens de lettres et les représentants de la presse américaine, assistaient au déjeuner.

Des allocutions ont été prononcées par M. Franklin-Bouillon, président du Comité parlementaire d'action à l'étranger; S. Pichon, Georges Leygues. M. Painlevé a parlé au nom du gouvernement.

Et M. Morton Prince, remerciant les organisateurs de cette cordiale manifestation, a exprimé les sentiments de la plupart de ses compatriotes : « La conscience américaine n'est pas neutre, a-t-il affirmé. Le sentiment de l'immense majorité des Américains est tout entier, et dans beaucoup d'Etats avec véhémence, en votre faveur. »

M. Morton Prince a été longuement applaudi.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Dans les flancs du *Deutschland*

LE DEUTSCHLAND

Les Allemands ont mené grand bruit autour de la création de leur sous-marin marchande. A en croire leurs fanfaronnades elle allait rendre vain le blocus. Toutes ces espérances n'ont duré que le temps d'un premier voyage heureux. La ligne régulière transatlantique sous-marin, annoncée à grand fracas, ne compte jusqu'à présent qu'une traversée et le sort mystérieux du *Bremen* a quelque peu calmé l'enthousiasme tapageur de nos ennemis. Il est bien à craindre que les actionnaires de la nouvelle compagnie maritime n'aient à se partager des pertes au lieu de bénéfices. La vérité est que le voyage du *Deutschland* fut surtout un tour de force que s'évertuèrent à réaliser nos ennemis pour impressionner les neutres et essayer de faire reluire un prestige qu'était encore venu singulièrement ternir leur échec devant Verdun.

Mais ce serait mal connaître nos ennemis de croire que cette tentative aura épousé leur effort. Le voyage en Amérique c'était l'exploit sensationnel, la réclame. Mais il n'y a pas que les Etats-Unis où un sous-marin puisse accomplir un utile et fructueux voyage. De plus, la remarquable facilité qu'offre la construction de ces submersibles pour leur transformation en unités de combat nous incite à les considérer comme des corsaires de dessous les flots. On a peine à croire que le *Deutschland*, depuis ses débuts retentissants, soit resté inactif au port.

Une visite à l'intérieur de ce gigantesque sous-marin ne manque pas d'intérêt. Si elle ne révèle aucune invention digne de mémoire, elle montre toutefois la méthode et l'extrême souci du détail avec lesquels les Allemands ont aménagé leur submersible.

C'est un véritable petit paquebot sous-marin. En effet, sa longueur est de 94 m. 50, sa largeur de 9 mètres et son tirant d'eau de 5 m. 20. Son tonnage brut est de 2.000 tonnes, sur lesquelles 700 tonnes sont réservées à la cargaison. On voit que si le fret qu'il peut charger n'est pas négligeable, il ne faudrait pas moins un grand nombre de ces unités pour ravitailler l'Allemagne, en admettant qu'elles puissent toujours passer impunément à travers les mailles du filet que tendent les Alliés sur la mer.

Le sous-marin est composé de deux coques qui séparent un intervalle, jouant le rôle de cloison

veloppe la masse de l'eau au moment de l'immersion. En outre, des cloisons étanches divisent l'intérieur du submersible dans le sens transversal en plusieurs compartiments. Elles permettent de continuer la navigation lorsqu'une partie du bateau est envahie par l'eau par suite d'une déchirure ou d'un événement de la coque.

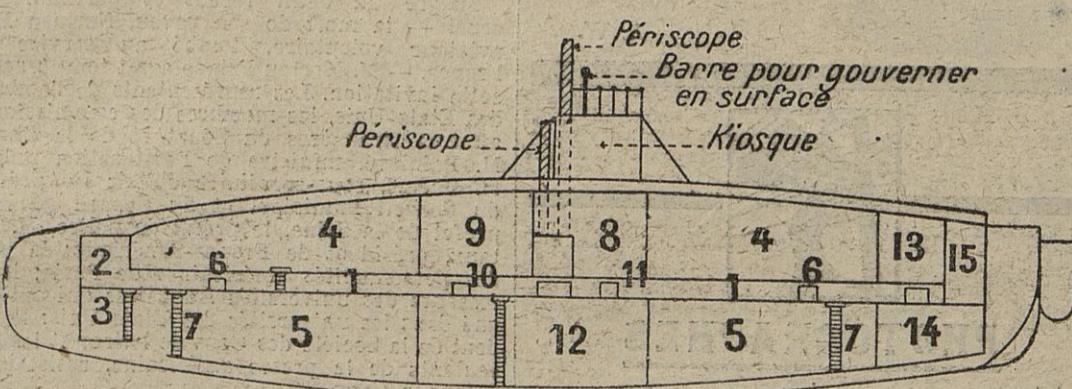
L'intérieur du navire est parcouru dans toute sa longueur par un couloir central qui dessert les divers compartiments. Les uns lui sont latéraux, les autres, inférieurs ou supérieurs. Ces derniers lui sont reliés par des escaliers.

Immédiatement sous le kiosque, nous pénétrons dans la chambre de manœuvre, qui est le poste de commandement du navire. Elle est complétée par le poste des mécaniciens et par la cabine du chef mécanicien. En nous dirigeant vers l'arrière, nous rencontrons deux grandes cales réservées aux marchandises. Puis nous arrivons à la salle des machines qui comprend deux groupes moteurs que sépare une cloison. Le premier est composé de deux moteurs à pétrole Diesel, d'une puissance de 1.200 HP. Ils actionnent le bateau lorsqu'il navigue en surface. Le second est formé de moteurs électriques qui servent en plongée ou comme moteurs de secours.

A côté de la chambre des machines est aménagé un dortoir où peuvent dormir quatre hommes de l'équipage.

Revenant sur nos pas et dépassant notre point de départ, nous gravissons les marches d'un escalier pour pénétrer dans les appartements. Ils sont assez spacieux. On y sent le souci du confort et même celui du luxe dans le carré des officiers ainsi que dans la cabine du capitaine. Cette dernière mesure 3 mètres sur 1 m. 83. En détail, cette partie comprend : à droite, la cabine du capitaine et un poste pour douze matelots; à gauche, un poste de sous-officiers, le carré des officiers ainsi qu'un poste pour cinq hommes. Au total l'équipage s'élève à vingt-neuf hommes.

Au delà, presque tout l'espace jusqu'à l'avant est occupé par les magasins qui doivent contenir la cargaison. Ils règnent de chaque côté et au-dessus du couloir. Ils s'étendent encore au-dessous. Ils méritent alors plus exactement le nom de cale. On y descend par un escalier. A l'extrémité on ne



Coupe longitudinale du « Deutschland ». — 1. Couloir central. — 2. Magasin pour matériel. — 3. Treuil de l'ancre. — 4. Salle supérieure pour la cargaison avec sa porte d'entrée (6). — 5. Salle inférieure pour la cargaison avec son escalier de descente (7). — 8. Chambre de manœuvre. — 9. Poste pour 12 matelots. — 10 et 11. Portes donnant sur les carrés des sous-officiers mécaniciens. — 12. Batteries d'accumulateurs. — 13. Chambre des moteurs Diesel. — 14. Réservoirs à huile. — 15. Moteurs électriques.

étanche. La première coque n'est qu'une simple enveloppe formée d'une légère feuille d'acier. Ce n'est, si l'on peut dire, qu'un épiderme, tandis que la seconde coque, à section presque cylindrique, constitue l'ossature, la charpente du bâtiment. C'est elle qui supporte la pression énorme que dé-

trouve plus qu'un petit magasin pour les vivres, et au-dessous le treuil de l'ancre.

Les longues traversées que se proposent d'entreprendre ces sous-marins exigent des réserves considérables de combustibles ainsi que d'énergie électrique. La difficulté ici était de concilier cet

énorme emmagasinage avec la grande place qu'on voulait faire à la cargaison. Il faut reconnaître que les constructeurs allemands ont résolu le problème avec assez d'ingéniosité. Ils ont équilibré leur bateau de façon à ne pas avoir besoin pour la plongée de remplir complètement d'eau l'intervalle compris entre les deux coques. Ils ont installé dans l'espace ainsi obtenu des réservoirs à pétrole, des réservoirs ballast et des magasins à marchandises.

Les réservoirs à huile s'étendent en biseau sous le plancher de la chambre des moteurs Diesel. Les batteries d'accumulateurs occupent le fond de la partie médiane du navire. Elles sont rechargées à l'aide des moteurs à pétrole lorsque le submersible se déplace à la surface.

Le sous-marin a comme yeux pour se guider deux périscopes de diamètre différent. Le plus important se dresse à l'avant du kiosque à tribord. De plus, ce submersible est muni de puissants appareils de T. S. F. L'émission et la réception des ondes hertziennes se font par deux masts que l'on rabat au moment de la plongée, à tribord, sur le pont.

Il est intéressant de remarquer que les Allemands ont tenu à réservé la plus grande place possible à la cargaison. Dans ce but, ils font servir le moindre recoin. Il y a évidemment là pour un sous-marin de commerce une préoccupation très légitime. Mais n'est-ce pas aussi une ostentation qui dissimule des intentions moins inoffensives? Nous croyons que les Allemands cherchent ainsi à surprendre la bonne foi des neutres afin d'en faire des complices inconscients pour la perpétration de leurs criminels exploits.

Rappelons brièvement que le *Deutschland* peut fournir une vitesse utile de 14 noeuds. Pour atteindre Baltimore, il a franchi 4.380 milles, dont 1.800 en navigation sous-marine.

Le *Deutschland* est surtout remarquable par ses dimensions inusitées. Il n'apporte pas de principes nouveaux dans la construction navale. Ce n'est en somme qu'une réédition revue et agrandie du type classique des submersibles allemands. Même l'idée du voyage au long cours en sous-marin n'est pas originale. La paternité en revient à Jules Verne. Mais à la différence de notre auteur, les Allemands n'ont pas su faire avec leur sous-marin un beau roman.

Un aviateur norvégien va tenter de traverser l'Atlantique

LONDRES, 19 octobre. — On mandate de Christiania à la *Morning Post* :

Un ingénieur norvégien, nommé Kulbeck, déclare son intention de concourir pour plusieurs prix internationaux se rapportant à la traversée de l'Atlantique en aéroplane. Il va construire, dit-il, un appareil dans ce but. Le moteur aura une force de 300 HP et donnera à l'aéroplane une vitesse de plus de 400 milles à l'heure; la distance de Falmouth à Saint-Jean-de-Terre-Neuve pourra être ainsi franchie en vingt heures.

Il a l'intention de quitter Christiania vers le 20 août de l'année prochaine pour se rendre à Stavanger, où il séjournera quelques heures. La station suivante est Petershead, d'où il s'envolera pour traverser la mer du Nord en trois heures. Avant de partir de Falmouth, il s'entendra avec certains navires qui, pendant son voyage à travers l'Atlantique, lui donneront par télégraphie sans fil des renseignements sur les conditions atmosphériques. Il emportera un bateau avec lequel, dit-il, s'il est forcée de descendre, il sera à même de naviguer même en haute mer.

Il sera accompagné d'un ingénieur dano-américain nommé Johnson, qui travaille actuellement dans une fabrique d'aéroplanes de l'Ohio.

LA DISETTE OUTRE-RHIN

La saucisse municipale

BERNE, 20 octobre. — Le Conseil municipal de Berne a terminé ses délibérations au sujet du monopole de la fabrication des saucisses. L'administration municipale va s'entendre avec la direction des abattoirs pour assurer désormais elle-même la fabrication des saucisses.

Cette nouvelle a provoqué le plus vif émoi chez les charcutiers de la capitale. Ceux-ci prétendent que toutes les mesures prises n'ont eu pour résultat que d'élever le prix de la viande et de froisser les clients. La régie municipale des saucisses que projette la ville de Berne n'aura pas de meilleurs effets. Seuls, les charcutiers détaillants sont capables d'utiliser tous les déchets de viande; seuls, ils connaissent les goûts différents des clients.

« Il est à prévoir, affirment-ils, que la saucisse unifiée qui sera fabriquée par les soins de la ville dégoulera tout le monde. »

La documentation sur la guerre, la plus complète. La plus exacte, est fournie par la collection d'*« Excelsior »*. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

TRIBUNAUX**Vol d'un canon à Satory**

Les canonniers Buisson, Rimbault, Vermond, Lelièvre et Godefis, du 22^e d'artillerie, à Versailles, dérobaient des douilles de cuivre et les balles de plomb au camp de Satory. Ils vendaient ce butin à des brocanteurs de Versailles, M. Simon David et Mmes Bordier, Souffuy et Chavanon.

Cependant, le canonnier Buisson méditait une belle opération qui pourrait lui rapporter une somme importante. Il ne s'agissait rien moins que de sortir du camp, pour le vendre, un canon, ou plus exactement un mortier en bronze, qui, sans affût, paraissait abandonné. Et, avec l'aide de ses complices, Buisson amena le canon dans un endroit plus propice à son enlèvement. Le canonnier s'adressa ensuite au brocanteur David et lui proposa l'affaire. Mais celui-ci ayant eu des craintes, ne se présenta pas au rendez-vous qui lui avait été fixé.

Ce fut alors que Rimbault entra en pourparlers avec un brocanteur parisien, lequel accepta l'offre. Rendez-vous fut pris pour le 24 août, à 9 heures du soir, aux abords du camp de Satory. Mais la police avait été prévenue, et les cinq canonniers furent arrêtés au moment où le canon allait être hissé dans la voiture automobile qui avait amené le brocanteur. Celui-ci réussit d'ailleurs à échapper aux policiers.

Les poursuites contre les soldats amenèrent celles contre les brocanteurs qui avaient précédemment acheté le cuivre et le plomb. Tous comparaissaient, hier, devant le troisième conseil de guerre, sauf Rimbault, qui, frappé de démence et interné à Bicêtre, fut mis hors de cause.

Le conseil a condamné les canonniers Buisson à deux ans de prison, Godefis à un an, Lelièvre et Vermond chacun à un an de la même peine avec sursis.

Le brocanteur David s'est vu infliger trois mois d'emprisonnement, la femme Chavanon quatre mois et la femme Bordier trois mois.

La femme Marie-Louise Souffuy a été acquittée.

L'accident de la Plaine Saint-Denis

Le mécanicien Delauzanne, conduisant un train de marchandises, tampionnait, à la Plaine-Saint-Denis, un train-tramway. Dix-huit voyageurs furent plus ou moins grièvement blessés.

Delauzanne a été condamné, hier, par le deuxième conseil de guerre à 25 francs d'amende avec sursis.

Pompier de service voleur

Les machinistes du théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui, depuis quelque temps, étaient victimes de vols, réussirent à faire tomber le voleur dans un traquenard. L'auteur des vols n'était autre que le pompier de service Thomas.

Le deuxième conseil de guerre lui a infligé, hier, six mois d'emprisonnement.

Faits divers**PARIS**

La Seine va monter. — D'après les nouvelles reçues des stations hydrométriques des bassins supérieurs, et par suite de légères crues de l'Yonne et du Loing, il est probable que la Seine, à Paris et à Bezons, va avoir une petite crue d'ici lundi prochain.

Hier, les cotes, prises au-dessus du zéro de l'échelle, étaient les suivantes : pont d'Austerlitz, 1 m. 38 ; pont de la Tournelle 1 m. 28 ; pont Royal, 2 m. 78 ; écluse de Bezons, 2 m. 17.

Ecrasée par une automobile. — Vers une heure de l'après-midi, hier, une femme, dont l'identité n'a pu être encore établie, âgée de soixante ans environ, a été renversée par une automobile en face du numéro 23 de la rue de Douai.

La malheureuse a été admise, dans un état désespéré, à l'hôpital Lariboisière.

Accident mortel. — Hier soir, vers 5 heures, rue Marcaudet, un employé de commerce, nommé Charles Couturié, âgé de trente-sept ans, demeurant avenue de Montsouris, est tombé d'une voiture de livraison et s'est fracassé le crâne sur le bord du trottoir.

L'infortuné est mort peu après dans une pharmacie, où des passants l'avaient transporté.

Géminets indécats. — Le service de la police judiciaire a procédé hier soir, à Ivry, à l'arrestation de quatre employés de la Compagnie des chemins de fer d'Orléans, qui, depuis quelque temps, dérobaient des marchandises diverses, destinées à être envoyées au front.

Un chef surveillant, incriminé dans cette affaire, a été laissé en liberté provisoire pour cause de maladie.

ÉTRANGER

Audacieux voleur. — MADRID. — Un individu, vêtu de l'uniforme des employés des postes, s'est présenté au guichet de la France à la poste centrale et a demandé la valise de Bayonne. Il a escroqué ainsi 30.250 pesetas ; il a disparu emportant les valeurs déclarées.

TIRAGES FINANCIERS

Ville de Paris 4874. — Le numéro 109862 est remboursé par 100.000 francs ; le numéro 1273182 par 50.000 fr. ; le numéro 940931 par 50.000 francs. Les dix numéros suivants sont remboursés par 10.000 francs : 1281682, 188772, 784546, 36768, 416237, 989524, 1002086, 693777, 15977, 802835. 75 numéros sont remboursés par 1.000 francs. 4.372 autres numéros sont remboursés au pair.

Ville de Paris 4910 3 0/0. — Le numéro 403147 est remboursé par 100.000 francs ; le numéro 69946 par 10.000 francs.

LE LIVRE DE DEMAIN**"L'appel du sol"**

C'est d'un très noble livre qu'est extrait le magnifique texte que l'on va lire. Sous la forme d'un dialogue entre quelques officiers de notre armée, avant la bataille, on peut dire que l'auteur de *l'Appel du sol*, M. Adrien Bertrand — dont l'œuvre paraîtra avant peu de jours — a écrit une sorte de « Prière sur l'Acropole française ». Imaginez la nuit profonde, la lisière d'un bois, l'ennemi à douze cents mètres, nos soldats dormant sur la terre, et ces chefs, au pied d'un mur, confiants, placides, échangeant leurs pensées dans le vaste silence :

— Je bénis cette guerre, déclara M. de Quéré. Elle était indispensable à notre pays. Tout y était liberté, désordre, anarchie. La conduite des opérations et le gouvernement de l'Etat montreront la nécessité de la méthode, de la discipline et de l'autorité. Les Allemands avaient appris ces qualités de nos pères. Aussi leur pays, où Guillaume II n'avait pas un pouvoir moins absolu que chez nous Louis XIV, jouait-il en Europe, de nos jours, le rôle qu'y jouait la France au dix-septième siècle. Pour posséder une puissance durable un Etat doit avoir l'ordre des jardins de Versailles. Il n'y a de permanent que ce qui est mesuré. Les marbres blancs de l'Acropole et les marbres roses de Trianon sont d'éternelle durée. Le Roi sut imposer aux ifs de ses bosquets et aux charmes de ses tonnelles comme au caractère de ses courtisans la même unité — qui du reste n'empêcha ni le génie de Racine, ni la fougue de Villars, qui sauva la France à Denain. Les Allemands ont accepté cette contrainte. Ils ont été des organisateurs merveilleux comme nous le fûmes et comme le furent les Romains, dont nous sommes les fils. Grâce à la méthode de leurs universités, de leur commerce, de leur armée, ils ont pu déferler jusqu'à ces collines françaises, d'où nous les délogerons tout à l'heure, quand se lèvera le jour. Et si leur puissance organisatrice ne leur donne pas sur nous la victoire, c'est qu'ils ne sont point assez policiés. Ce ne sont encore que des Barbares.

— J'ai comme vous, dit Vaissette, le sentiment que nous avons reçu l'héritage de la civilisation. Il y a eu là un flambeau qui s'est transmis, à travers les générations, de l'Hellade de Périclès et de Platon à la Rome des Césars, et, de celle-là, grâce aux clarétés de l'époque gallo-romaine et malgré l'obscurité du moyen âge, jusqu'aux palais de nos rois. Ce flambeau, ainsi, ne s'est jamais éteint. Mais aucune peuplade germanique ne l'a jamais porté, ni les Saxons, ni les Francs, ni les Alamans, ni les Goths, ni les Vandales, ni les Cimbres, ni les Teutons. Je ne méconnais pas le labeur patient des savants prussiens, qui connaissaient mieux que personne la philologie et la chimie. Malgré cela ils ne me paraissent pas être ce qu'on appelle au siècle classique d'honnêtes hommes. Leur âme rieuse et pleine des brouillards du nord a toujours été attirée, comme celle des contemporains romantiques de Goethe, vers la lumière des ciels latins. Et, dans leur aspiration frénétique de soleil, leurs rois, Alaric ou Théodoric, ne concevaient pas de bonheur comparable à celui d'aller mourir dans le parfum de Rome ou de Ravenne. Aujourd'hui encore, ces touristes, munis d'un *Baedeker* et coiffés d'un chapeau vert surmonté d'une plume de faisans, ont le démon de quitter leurs comptoirs ou leurs brasseries pour visiter la campagne romaine, sa voie sacrée et ses aqueducs, et pour se rendre aux terres où demeurent les temples et où vivent les souvenirs des poètes et des dieux ; mais ils en comptent les pierres et en dénombrer les vestiges sans en saisir l'âme sacrée.

— En ces lieux, la pensée s'est traduite en une œuvre ; l'idée s'est transformée en un labou de création. Et c'est pour sauvegarder cette manière de pratiquer la vie, notre antique civilisation humaine et la suprématie de l'idée que nous nous battons. Nous nous soumettons ainsi, sans en avoir conscience, à une fatalité historique.

— Nous remplissons, dit le capitaine, un sacerdoce.

Vaissette poursuivit :

— On nous dit : « Vous êtes les soldats du Droit. » Il n'est de jour où on ne nous le répète. Je l'admetts, je le crois : quoiqu'il me paraisse plus difficile encore de savoir ce qu'est le droit que de connaître ce qu'est la vérité. C'est une chose bien abstraite et bien variable et que nous font bien peu respecter ceux qui sont chargés de l'appliquer : existent-elle en dehors du cerveau des philosophes, des législateurs et des juges de paix, et n'est-elle pas, comme la vérité de Pascal, bien différente en delà et en deçà des Pyrénées, sur cette rive ou sur l'autre du Rhin ? Mais je sais bien en tout cas que nous sommes les soldats de l'Idée. Nous nous battons parce que nous portons en nous, pour votre joie, mon capitaine, l'âme des croisés et des chouans, et aussi, ne vous en déplaise, celle des camisards et des sans-culottes. Ce sont, je n'en disconviens pas, des nécessités économiques qui déterminent toutes les guerres, celle-ci comme les premières, qui rendaient les hommes des cavernes maîtres de fourrures et de pierres taillées, comme celles par lesquelles les Israélites s'emparaient de la Terre promise et les peuples européens de leurs colonies : les réalités du monde matériel et physique poussent à ces crises du domaine matériel et physique. Mais une guerre n'a de grandeur que si l'idée s'en mêle, si elle est dominée par les réalités du monde psychique et moral.

THÉATRES**PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE**

Les Affaires sont les Affaires, le spectacle d'hier, est une des pièces les plus fortes du théâtre contemporain, un admirable chef-d'œuvre dont la place est depuis longtemps marquée à côté des plus nobles productions de nos grands classiques. N'appartient-elle pas à la même famille ? M. Octave Mirbeau n'a pas exposé une situation, il a créé un type ; il a synthétisé dans une magistrale figure les vies formidables de toute une catégorie d'individus, et sa pièce pourrait s'appeler *L'Homme d'affaires*, digne pendant du *Tartuffe*, du *Misanthrope* ou de *L'Avare*. En effet, tout dans **Les Affaires sont les Affaires** concourt à nous présenter le protagoniste — toujours, hélas ! d'actualité, les événements le démontrent ! — sous ses aspects les plus divers. Obéissant à la poétique du théâtre en honneur au dix-septième siècle, l'auteur se garde bien de le peindre tout à fait mauvais ; il lui prête un sentiment touchant : sa tendresse pour son fils. Enfin, et par là l'œuvre de M. Octave Mirbeau est d'une haute moralité, Isidore Lechat est cruellement puni, frappé à la fois dans son orgueil et dans sa seule affection sincère ; mais, et en ceci M. Octave Mirbeau s'affirme un maître, l'idée directrice de la vie d'Isidore Lechat : gagner de l'argent, le dominera tout entier et sera plus puissant que son désespoir. L'homme d'affaires féroce l'emportera sur le père douloureux.

Ce maître rôle a rencontré en Férandy un maître-comédien. Bagout, rouerie, finesse, audace, éloquence, fureur, enfin émotion poussée jusqu'à l'angoisse, tout cela se trouve dans le personnage avec lequel Férandy s'est identifié si intimement que l'on ne saurait séparer le rôle de l'interprète.

Emile Mas.

« TAMBOUR BATTANT » AUX CAPUCINES

On va au théâtre, mais, quand on est aux Capucines, il est agréable de constater qu'on n'est pas tout à fait au théâtre. C'est moins et c'est mieux : c'est un salon intime ouvert sur une scène minuscule dont le maître de céans est le premier à vailler la charmante exiguïté. C'est le salon d'un comédien de talent où fréquentent des gens du monde, des artistes aimables, les rois du jour et tous ceux qui ont un nom ou un pignon sur le boulevard.

Comme on est entre soi, la verve est, là, toujours hardie, irrévérencieuse, et le potin y est conduit *tambour battant*.

Cette fois, c'est sous ce titre que MM. Hugues Demarne et C.-A. Carpentier ont passé en revue quelques uns des personnages de l'actualité et fait assaut d'esprit.

Candide demandait : « Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris ? » Qui oserait aujourd'hui lui répondre que « l'on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire » ? Quand les revues sont uniquement joyeuses, c'est un signe que tout va bien... ou que la censure fait bonne garde.

Nos deux spirituels auteurs ont pris pour commère et compère la *chèvre* et le *chou*, nous rappelant ainsi que le premier devoir de l'actualité est de ménager l'un et l'autre.

Mais il n'est pas défendu de mettre en scène les personnes de la légende, les corps académiques, les images d'Épinay, et de casser du sucre, sans avoir l'air d'y toucher, sur quelques têtes connues, sur de vieilles personnes comme l'Institut qui se dépense avec un si remarquable entrain, et sur la Comédie-Française que guette le film, minotaure qui a déjà séduit de jeunes sociétaires.

Mlle Gaby Boissy a été avec le même succès Aspasie et Peau d'Ane. Mlle Mérindol, désopilante en ouvreuse, a dansé contre le ciné les imprécations de Camille ; Mlle Reine Derns, en garde champêtre, en Victoire, a été nette et décidée. Sucre candi précieux, eurythmique Suzy, Mlle Hilda May a déployé, autant que la place le lui permettait, beaucoup de charme pour notre joie.

M. Berthez, en académicien, en nouveau riche, a été magnifiquement burlesque et grandiloquent. Il n'était pas possible de résumer plus amplement la verve de nos deux revuistes. M. Arnaud, en Flambureau, a, de son côté, lancé la tirade avec une force décisive.

Précédant cette spirituelle revue, la comédie de M. Maurice Hennequin, *le Plumeau*, a été prestement enlevée par Mlle Merindol, MM. Arnaud et Frick.

Un public d'académiciens, de journalistes, d'artistes et de gens du monde — le Tout-Paris qui peut tenir dans une boîte de confiserie — a longuement applaudi les auteurs et leurs interprètes. — PIERRE BOISSIE.

« L'ANE DE BURIDAN » A L'ATHENEE

Le théâtre de l'Athénée a repris l'aimable comédie de MM. de Flers et de Caillavet : *l'Ané de Buridan*. Ce fut un gros et juste succès pour Mlle Eve Lavallière, qui a été elle-même dans Micheline, ce rôle de gamine si gentiment sauvage, espagnole, rosse et tendre. C'est une Eve qui a mordu dans une pomme d'une verdeur un peu acide avant de bombarder son fiancé avec ces fruits normands. Elle a été délicieuse dans ces trois actes, dont le développement sentimental ne gêne pas les feux d'artifice de l'esprit. À propos d'elle, M. Lucien Rozenberg a été plein de verve et parfaitement naturel ; M. Georges Mauloy est d'un parisianisme très aigu. Le reste de l'interprétation est excellent avec Mlle Alice Clairville, Terka-Lyon, Marthe Lauzières, etc.

A l'Opéra-Comique. — La direction de l'Opéra-Comique vient d'engager, après une très brillante audition, Mlle Delamarre, élève de Mme B. de Lafory. La future pensionnaire débutera salle Favart après la guerre. Faisons des vœux pour qu'il nous soit permis de l'applaudir bientôt.

Aux Matinées nationales. — A la troisième Matinée nationale de dimanche, à la Sorbonne, l'illustre comédienne Mme Réjane jouera, avec Mlle Suzanne Avril et M. Raulin, *Lolotte*,

de Meilhac et Halévy. Le maître Diemer jouera le 4^e Concerto de Saint-Saëns, et le quatuor vocal *Pavane et Madrigal*, de G. Fauré, interprété par MMes Laute-Bruin, Judith Lassalle, MM. Camargo, Narçon. Allocution de M. Blumenthal, ancien député d'Alsace-Lorraine, ancien maire de Colmar.

A Ba-Ta-Clan. — Revue à gd spect. *Ca murmure*. Aujourd'hui matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30. Loc. tél. Roq. 30-12.

SAMEDI 21 OCTOBRE

La Matinée

Odéon. — A 2 h. 15, Monsieur le Directeur.

Ba-Ta-Clan. — A 2 h. 30, *Ca murmure*.

La Soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *la Revanche d'Iris, les Tenailles, l'Anglais tel qu'en le parle*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Sapho*.

Odéon. — A 7 h. 30, *l'Assommoir*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athènée. — A 8 h. 30, *l'Ane de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysés).

Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue : *le Plumbeau ; Pan ! pant au rideau !*

Châtellet. — Mercredi, sam. et dim., à 8 h.; jeudi et dim., à 2 h., *les Exploits d'une petite Française*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *la Petite Dactylo*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx, l'Infinie*.

Th. Michel. — Lundi, *Une femme, un homme et un singe*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son fils*.

Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat., à 2 h. 30. (Centra. 72-21.)

Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Bady). Matin. Jeudi et dim.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca murmure*!

Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Boniche*.

Théâtre de la Dauphine (Passy 19-15). — A 8 h. 45, *Fursy*, Dom. Bonnard, J. Moy, Gaby Benda, et la Revue.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.

renaissance. — A 8 h. 45, *le Chopin*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *la Petite bohème*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.

Th. Sarah-Bernhardt. — Sauf lundi et vendredi, à 8 heures, *la Dame aux camélias*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly).

Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-08). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 v. dettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Remember ; Alsace*.

(Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Lundi,

mardi et mercre., mat. popu., à tarif réd. Progr. spéc.

Omnia-Paté. — *L'Instinct, le Prince charmant* (Henry Bosc), etc. Actualités militaires.

La Bourse de Paris

DU 20 OCTOBRE 1916

Marché calme et plutôt lourd dans la majorité des compartiments. Les différences de cours ne sont toutefois pas très sensibles. Du côté de nos rentes, nous laissons le 3 0/0 à 61,30, le 5 0/0 à 90. Aux fonds étrangers, l'Extérieure se tasse à 96,90, de même le Russe 4 1/2 0/0 revient à 76.

Etablissements de crédit non loin de leur niveau précédent : Crédit Lyonnais, 4,180.

Grands Chemins français bien tenus : le Nord reste à 1.350 contre 1.360, le P.-L.-M. à 1.005, l'Ouest à 690. Aux lignes espagnoles, le Nord-Espagne se tient à 417, le Saragosse à 415.

Cupriferes inchangées. Le Rio vaut toujours 1.775. En banque, les valeurs russes se montrent résistantes.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70 ; Suisse, 110 1/2 ; Amsterdam, 239 1/2 ; Pétrrogard, 181 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 90 ; Barcelone, 590 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 123 1/2 ; cuivre liv. 3 mois, 120 ; électrolytique, 143 1/2 ; étain comptant, 170 1/2 ; étain liv. 3 mois, 180 1/4 ; plomb anglais, 31 1/2 ; zinc comptant, 53 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 5/16.

FEUILLETON D' "EXCELSIOR" DU 21 OCTOBRE 1916

14

La côtelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Chacun fait, ici-bas, la cuisine qu'il peut

— Voyons, Ignace, réfléchis... Qu'est-ce que tu as vu dans Paris depuis ton retour?... Dis-le-moi, Est-ce que Paris est attristé, lugubre?... Non, Paris est mécontent, mais il s'amuse... Il grogne, mais il arrose de bon vin ses grognements. Il vend ses meubles pour manger et surtout pour bien manger. Et, qu'est-ce qui fait manger les Parisiens?... Ce sont tous les cuisiniers, tous les maîtres d'hôtel de l'aristocratie et de la cour. On a guillotiné les nobles, mais leurs meilleurs serviteurs sont en liberté. Finis les repas publics et les ragoûts à la Lyceum servis dans les rues! Et où mangent-ils, ces Parisiens?... Le sais-tu?... Dans les anciens hôtels de l'aristocratie... devenus des cabarets... Tu comprendras qu'un peuple qui déguste de la bonne cuisine dans de beaux salons a cessé d'être républicain...

Ignace était abasourdi par ce flux de paroles. Mais le mouchard Narcisse devait être bien renseigné.

— Sais-tu où nous sommes ici?... Dans les combles du ci-devant hôtel d'Argenson, l'ancienne Chancellerie — rien que ça!... — devenu un splendide restaurant tenu par un maître, par Méot! Ah! quelle cuisine, mon cher, quelle cuisine!... Et les

EXCELSIOR

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui samedi, Sainte Ursule; demain, Sainte Alodie.

INFORMATIONS

— Le comte Jacques de Rohan-Chabot, capitaine de chasseurs à pied vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur avec une très belle citation.

BIENFAISANCE

— Nous rappelons que demain dimanche, à 2 heures, au château de Versailles, galerie des Batailles, sous les auspices et au profit de l'Œuvre du comité franco-serbe de Seine-et-Oise, aura lieu la conférence de M. A. Millerand sur la Guerre libératrice, sous la présidence de M. Louis Barthou.

MARIAGES

— Le mariage de Mlle Madelaine Steeg, fille du sénateur de la Seine, avec M. Jacques Pécaut, sous-lieutenant au 55^e régiment, — décoré de la croix de guerre, — vient d'être célébré à Paris dans l'intimité.

DEUILS

Morts pour la France :

— BONNET, lieutenant-colonel, commandant le 72^e d'infanterie. — ETIENNE GIROUX, capitaine au 8^e d'artillerie de l'armée d'Orléans. — OLIVIER GALAIS PHASANT, capitaine aux chasseurs alpins. — LUC, capitaine mitrailleur de l'armée d'Orléans. — COMTE HENRY DE PONTON D'AMÉCOURT, lieutenant de génie, pilote-aviateur. — MAX DOMBRE, sous-lieutenant d'infanterie. — LOUIS BOUSSION, sous-lieutenant mitrailleur au 13^e d'infanterie. — LOUIS PERRET, maréchal des logis au 45^e d'artillerie. — ALBERT VACHON, sergent au 34^e d'infanterie. — ANDRÉ MARION, caporal au 65^e d'infanterie.

— De Londres on annonce la mort de Lord Clive, lieutenant dans un régiment gallois de la garde, âgé de vingt-trois ans, des suites de blessures reçues sur le front de la Somme. Ce jeune officier était le descendant direct du célèbre Robert Clive qui joua un si grand rôle dans l'histoire de la conquête et de la colonisation des Indes.

Nous apprenons la mort :

— De M. Raphaël Collin, membre de l'Institut, décédé à Brionne (Eure), à l'âge de soixante-six ans, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, membre du Conseil supérieur de l'enseignement des beaux-arts, du comité des Artistes français et du Conseil de perfectionnement de la Manufacture nationale de Sévres;

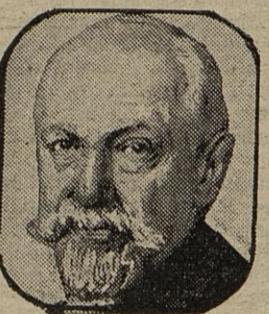
— De M. Antoine David, bâtonnier de l'ordre des avocats à Châteauroux, décédé à cinquante et un ans;

— Du vice-doyen du chapitre de Sées, le chanoine Lucien-Victor Dumaine, décédé à soixante-quatorze ans;

— De Mme Voirin, sœur du R. P. Voirin, ancien châtelain de la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, décédée à quatre-vingt-dix ans;

— De Mme Voirin, sœur du R. P. Voirin, ancien châtelain de la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, décédée à quatre-vingt-dix ans;

— De M. Jules de Brinon, décédé au château de Charmeil (Allier), à cinquante-cinq ans.



M. RAPHAËL COLLIN

Commissaires-Priseurs

Succession de Mme Sutter, antiquaire

DENTELLES et ETOFFES anciennes ; Passementeries

des XVII^e et XVIII^e siècles.

Vente Hôtel Drouot, salle 10, les 24, 25 et 26 octobre.

Exposition le 23. M^e MOTEL, com.-pris, 22, r. Chauchat,

MM. Paulme et Lasquin, experts.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Parisiens sont servis dans les salons, dans la salle d'audience... Et les directeurs viennent y commander leurs repas... Barras, le président du Directoire, est une fine gueule, et c'est un noble! Pas loin d'ici il y a Beauvilliers, le père Beauvilliers, l'ancien chef du prince de Condé, qui attend les clients en habit à la française, dans ses salons, où il leur sert ses fameux rognons à la brochette. Rouget, le pâtissier de la Cour, fait une fortune en vendant des gâteaux aux patriotes. Venna tient un café à l'hôtel de Noailles, et Naudet, ancien président de club, s'est fait une spécialité de la poule au riz pour les soupers... La République est à table : elle va rouler par-dessous!

— Tu ne parles que de nourriture!

— Manger!... Mais, manger, mon bon Ignace, l'humanité ne vit que de ça... Tout le mystère d'un bon gouvernement est là... Il faut qu'il y ait des gens pour faire pousser les légumes, des gens pour les épurer et pour préparer les viandes, et d'autres encore qui ont la charge de les faire cuire. Il faut, au-dessus d'eux de bons cuisiniers-chefs pour surveiller la cuisson. Il faut des maîtres d'hôtel pour dresser les tables, ranger les couverts et l'argenterie, et servir les plats bien dressés et bien chauds. Enfin, il faut que des connaisseurs viennent s'attabler devant le festin et le déguster à la gloire du maître-queueux... Depuis le laveur de vaisselle jusqu'au convive qui absorbe comme il convient des mets de choix, toute la hiérarchie se tient. La République a voulu nourrir tout le monde à la même gamelle, comme au bagné! Folie! On se remet à manger selon les bonnes règles de l'ancien régime. La République n'est plus qu'un mot... Maintenant, mon bon Ignace... te voilà renseigné. Qu'est-ce que je peux faire pour toi?

Ignace rougit, gêné. Enfin il avoua :

— M'apprendre à faire la cuisine...

Narcisse éclata de rire.

— Oui, j'ai un passeport au nom de Nicolas

Samedi 21 octobre 1916

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

NOUVEAU TARIF AU MOT

En cas de doute ou de contestation, le compte des mots s'effectue d'après les règlements de l'Administration des Postes pour les dépêches télégraphiques.

Demandes d'Emploi, Gens de Maison, Leçons : **0 fr. 20 le mot.**

Alimentation, Animaux Divers, Appartements meublés, Automobiles, Cabinets d'Affaires, Chevaux, Voitures, Harnais, Chiens, Fleurs et Plantes, Locations, Occasions, Offres d'emploi, Pensions de Famille : **0 fr. 25 le mot.**

Achat et Vente de Propriétés, Capitaux, Cours et Institutions, Divers, Fonds de Commerce, Hôtels, Villégiatures, Hygiène et toutes rubriques non spécifiées : **0 fr. 30 le mot.**

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI 0.20 le mot

OCCASIONS 0.25 le mot
TMBRES-POSTE. On désire acheter une jolie collection, etc. — CAPLAN, 27, rue Eugène-Carrière.

CARTES POSTALES fantaisie, le plus bel assortiment.

VILLEGIATURES

SUR LA COTE D'AZUR

NICE-ATLANTIC-HOTEL
Le dernier construit. — Grand confort.

NICE Hôtel-Pension de Liège, Ed Victor-Hugo. Position tranquille pr famille. Ascenseur; chauff. central.

NICE L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert intermédiaire, tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. Publicité. LA COTE D'AZUR, revue mondiale publant liste des hivernants.

CAP-FERRAT LE GRAND-HOTEL
Meilleur confort. Magnifique situation entre Nice et Monte-Carlo. — Pour renseign., écr. : LÉON FERRAS, Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alp.-Marit.)

MENTON ROYAL WESTMINSTER
Grand jardin, plein Midi. — Prix modérés.

NICE ALEXANDRA-HOTEL
Boulevard Dubouchage. — Situation unique. Centre de la Ville. — Grand jardin. — Dernier confort.

NICE GRAND HOTEL O'CONNOR
Sur jardins. — Recommandé aux familles. Ouv. toute l'année.

NICE HOTEL DE LUXEMBOURG = Ouvert toute l'année. — Promenade des Anglais.

HOTEL DES ETRANGERS. Prix réduits. Même propriétaire.

BEAULIEU-SUR-MER. L'HOTEL METROPOLE est ouvert. Situation unique, bord de mer. V. Jard. 1^{er} ord. Arrangem. pr séjour. CH. FERRAND, prop.-dir.

NICE HOTEL GRIMALDI, plein Midi, plein centre. Transformé avec le dernier confort. Gd Jardin. Arrangements pour séjour prolongé et pour familles.

NICE HOTEL PETROGRAD ST-PETERSBOURG
Grand jardin. Confort moderne. Arrangements pour familles.



NICE
HOTEL RUHL
ET DES ANGLAIS
La plus belle situation
Tout le confort moderne

SUR LA COTE VERMEILLE
VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.) Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈGRE, directeur.

PNEUS A CORDES
PALMER
(CREATEURS DE LA CHAPE TROIS NERVURES)
24, boulev. de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

Narcisse était allé vers la fenêtre de sa mansarde...

— Ils sont charmants et ils ne se disent rien... Ils se comprennent pourtant... Voici trois jours que ce jeune homme courtise cette jeune dentelière... et il ne lui a pas encore dit un seul mot.

Ignace se pencha.

En bas, dans la rue, au rez-de-chaussée, installée en face de sa fenêtre ouverte, devant son coussin et ses fuseaux, une jeune fille travaillait à sa dentelle. Un jeune homme, vêtu comme une espèce de campagnard, appuyé contre le volet, la contemplait. Les yeux de la jeune fille ne se détachaient pas de son ouvrage. Les regards du jeune homme ne quittaient pas le front baissé de l'active travailleuse, dont les jolis bras, nus jusqu'aux coudes, faisaient courir les fuseaux à travers l'entrelacs des fils.

Ignace crut, de haut, reconnaître une silhouette déjà vue. Mais aucun des deux jeunes gens ne levait la tête. Narcisse se mit à rire.

— Tiens, Ignace, quand une sauce ne prend pas bien, on jette une pincée de farine pour la lier...

Et il prit une petite poignée de gravats qui, lancés à travers la rue, tombèrent sur le coussinet de la dentelière. La jeune fille eut un sursaut et leva la tête. Le jeune homme en fut autant.

Ignace et Narcisse se rejetèrent en arrière. Ignace venait de reconnaître Horace d'Antheuil et la jolie jeune fille de la voiture de Beauvais.

— La sauce est liée maintenant. Ah! la sauce c'est la base de la cuisine... Au travail, Narcisse. Allumé le feu... Prends le briquet... Ecoute : il y a quatre grandes sauces. A savoir : l'espagnole, le velouté, l'allemande, la béchamel... Ce sont les mères sauces!... L'espagnole sert aux entrées brunes, le velouté aux entrées blondes, la sauce allemande s'emploie pour les légumes et le poisson...

Pour assainir la bouche, Raffermir les dents déchaussées, Calmer les gencives douloureuses,

le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître.

DANS LES PHARMACIES



ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS



Paris-Province
100 Voitures récentes
A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

AU LOUVRE

LUNDI 23 OCTOBRE

VÊTEMENTS pour ENFANTS

Journée des Lainages

Ceint d'un tablier, le vieux rentier Népomucène police et pactisait avec les voleurs, étataa(, lemb Cadouille, le mouchard à double jeu renseignant la police et pactisant avec les voleurs, était redevenu Narcisse Philpot, ex-aide-saucier de Sa Majesté le roi Louis XVI.

Ignace l'écoutait.

Les yeux qui parlent

En bas, les amoureux, pour la première fois, entraient en conversation.

Pendant que, dans les combles de l'ancienne chancellerie transformée en restaurant à la mode, le cuisinier mouchard Philpot, dit Cadouille, initiait Ignace Champoz aux mystères de la confection des sauces, bases de toute cuisine petite ou grande, Horace d'Antheuil faisait enfin connaissance avec la charmante jeune fille blonde que son regard avait si fort troublé, lorsque, caché dans les buissons, il avait malgré lui, assisté à l'attaque de la malle de Beauvais.

Suivant le conseil du noble chevalier du Soleil, Lambert de Mauchamp, qui prévoyait la fouille de la forêt de Montmorency par la police après son exploit, le comte d'Antheuil et son fils avaient jugé prudent de changer de retraite. Il était encore assez difficile aux émigrés de rentrer dans Paris et dans les grandes villes, mais bien des asiles leur étaient ouverts dans les campagnes, pourvu qu'ils fussent circonspects.

Et, passant du nord au sud, grâce à des émissaires dévoués, abandonnant leur petit ermitage dans l'île au milieu de l'étang de la forêt de Montmorency, ils avaient gagné la forêt de Sénart.

Le comte d'Antheuil espérait toujours rentrer dans Paris. La contre-révolution était proche. Le peuple était las du régime républicain : une restauration allait devenir possible. Le comte, cerveau légère, nullement instruit par les événements, y croyait, et de nombreux indices de la désaffection des Français pour la République semblaient lui donner raison. Tous ses projets convergeaient vers ce but : rentrer à Paris, où son hôtel, rue Saint-Claude, dans les environs de l'hôtel de Cagliostro, était demeuré intact, et retrouver dans les caves, dans des cachettes sûres, les bijoux et l'or qu'il y avait déposés avant son départ. Puis, muni de ces richesses, il comptait s'en venir trouver le roi ou bien un de ses lieutenants et mettre ses biens et sa personne à leur service et faire triompher la bonne œuvre.

Mais, pour toutes ces opérations, il fallait d'abord rentrer dans Paris librement être rayé de la liste des suspects, ou bien posséder un faux passeport parfaitement en règle. La chose n'était pas impossible, mais depuis un mois que le comte d'Antheuil et son fils étaient venus s'installer aux portes de la capitale, leurs tentatives avaient échoué. Paris leur demeurait fermé.

Le comte s'en impatientait. Son fils, un rêveur, dégoûté des étranges promiscuités de l'exil, de cette bohème de l'émigration, où tant d'aventuriers suspects se mêlaient à de vraie noblesse. Horace d'Antheuil, exaspéré de son inaction, sceptique sur la valeur des hommes qui les entouraient, demeurait assez indifférent aux efforts de son père.

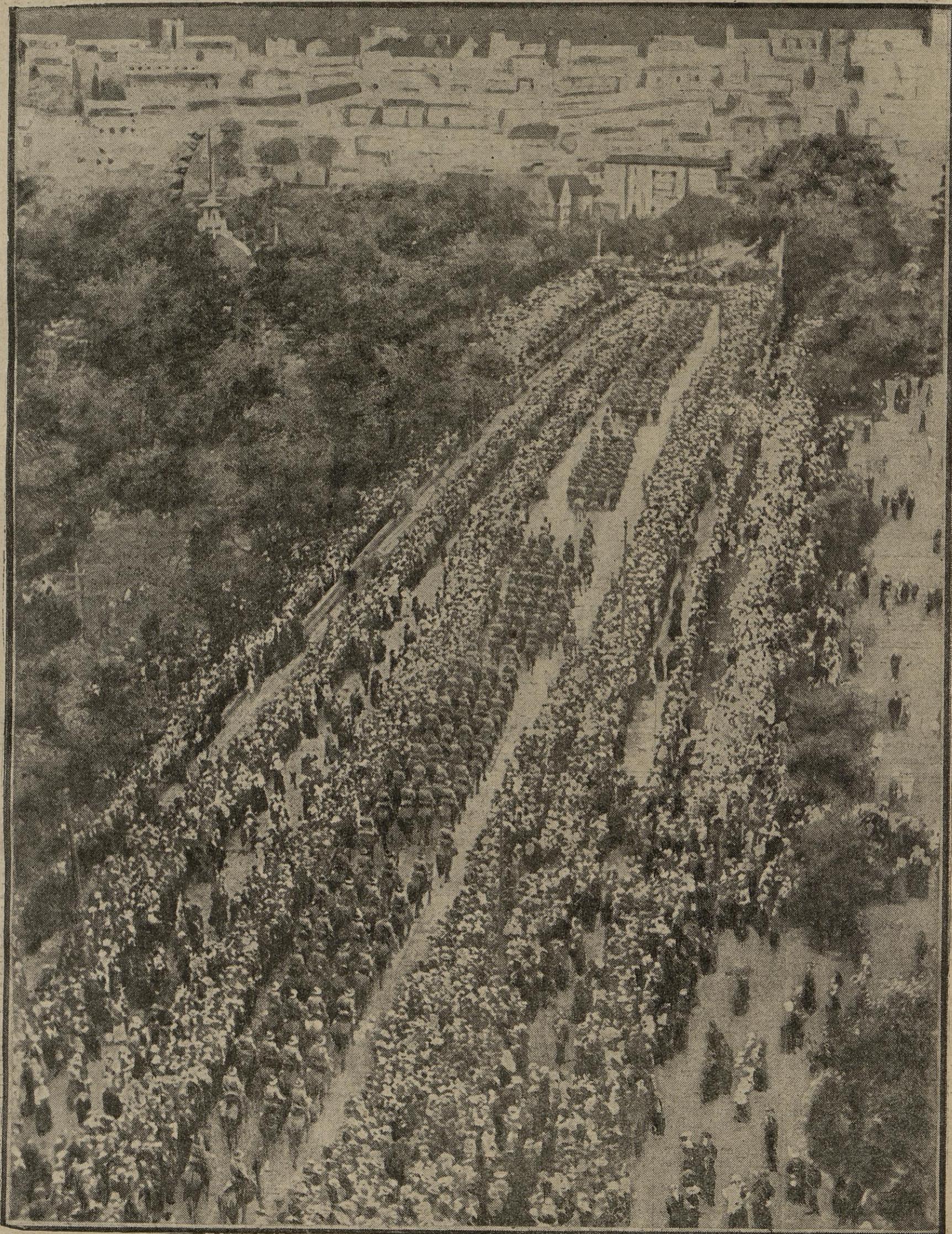
Il aurait voulu être soldat, agir, peu lui importait sous quel chef. Son idéal se résumait dans cette phrase qui explique l'enrôlement de nombre de jeunes nobles parmi les armées de Napoléon :

« Il aimait la gloire. »

(A suivre.)

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

A Sydney. — Départ de renforts australiens pour l'Europe



La ville de Sydney (Australie) est un important point de concentration pour les effectifs australiens en partance vers les combats d'Europe. On voit ici, sur l'une des plus belles avenues de cette capitale, défilier de nouveaux contingents qui, après avoir été passés en revue, s'acheminent vers les quais d'embarquement, au milieu des acclamations de la foule.